25-7-68

POUR LA MISE EN SCÈNE,
S'ADRESSER A M. GASTON
BATY, COMÉDIE MON-
TAIGNE GÉMIER, AVENUE
MONTAIGNE, A PARIS

LES AMANTS PUÉRILS

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
LE 14 MARS 1921, SUR LE THÉATRE
DE LA COMÉDIE MONTAIGNE, DIRECTION GÉMIER

DU MÊME AUTEUR

LE SCULPTEUR DE MASQUES. Un acte en vers (Deman, éditeur. Bruxelles, 1906). *Épuisé.*

LE SCULPTEUR DE MASQUES. Trois actes. Gymnase, 12 février 1911 (Lambertin, éditeur. Bruxelles, 1918). *Épuisé.*

LE COCU MAGNIFIQUE. Farce en trois actes. (Éditions de la Sirène. Paris, 1921).



POUR PARAITRE PROCHAINEMENT AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE

MAISON FONDÉE EN 1550. Sept actes.

L'IDÉE DE MONSIEUR DOM. Trois actes.

A LA GRANDE

BERTHE BADY

QUI AVANT D'ÊTRE

LA PRINCESSE DE GROULINGEN

TOUTE FRÉMISSANTE DU DÉSESPOIR

ENIVRANT DE L'AMOUR

DONNA SA FOI

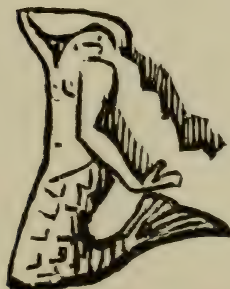
A CETTE IMAGE

D'UNE ÉPOQUE

SANS FOI

FERNAND CROMMELYNCK

LES AMANTS PUÉRILS



AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE, PARIS
7, RUE PASQUIER (VIIIe) — MDCCCCXXI

DISTRIBUTION

	Mmes
Elisabeth de Groulingen. .	Berthe Bady.
Marie-Henriette.	M. Jamois.
Fideline. . . . . . . , ...	M. Celiat.
Madame Mercenier.	Ch. Clasis.
Zulma.	Pizani-Dehelly.
Quasiment.	Marcelle Duval.
Une Voisine.	Suzanne Ferrière.
Une Voisine.	Betty.

	MM.
L'Étranger.	Sylvio de Pedrelli.
Le Baron Cazou.	Crommelynck.
Walter.	Hieronimus.
Un Voisin.	Mamy.
Le Commissaire.	Jean Fleur.
Un Homme.	Arraud.

Voisins et Voisines.

DE NOS JOURS EN FLANDRE

ACTE PREMIER

DÉCOR

C'est le salon commun, à la villa des Tritons, devant la mer.

Par l'immense baie vitrée on ne voit que le gouffre d'air éblouissant et froid. Des housses ou des rideaux de toile blanche recouvrent tous les meubles, tous les tableaux, les vitrines, la pendule, le tapis. Seuls sont nus les miroirs gelés et le lustre de Venise pareil à un buisson de givre.

Marie-Henriette est debout contre le ciel, face à l'abîme. Elle n'entend pas entrer les servantes. Voici Zulma, toute chaude d'une joie qui tend sa bouche fine et ses longs yeux de bête ; voici Fideline, toujours blême d'envie.

Elles parlent à voix basse, rapidement, confusément :

FIDELINE. — Comment osez-vous mentir ainsi?

ZULMA. — J'étais là, je vous dis!

FIDELINE. — Et moi, je l'ai vu à l'enterrement de Maria-la-Sotte. Et il jurait! et il crachait! et il pleurait tellement, qu'on lui pardonnait ses péchés. Chaque fois que les porteurs faisaient sauter le corps dans sa boîte, il criait comme une femme en couches : « Ha! ne lui faites pas mal ! »

Et il a arraché lui-même les racines de la fosse, parce que les racines mangent tout. Voilà ce que je vous dis!

C'était la semaine dernière, n'est-ce pas?

ZULMA, *placide.* — Oui.

FIDELINE. — Et vous osez jurer qu'il a repris sa femme aujourd'hui?

ZULMA. — Aujourd'hui, oui.

FIDELINE, *méprisante*. — On voit les mensonges dans votre bouche comme les dents d'une négresse.

ZULMA *pouffe, ramassée et les mains aux genoux*. — Ah! ah! eh! bien, merci... Sa femme pensait : « Il veut me faire un enfant, puis, comme on ne vit pas ensemble, il ira chez les juges dire que le petit n'est pas de lui, et il aura la loi ».

Oui...

Alors, elle a couru dans tout le village pour trouver des témoins. Est-ce permis! Tous les gens la suivaient, tous les gens voulaient voir, comprenez-vous? Nous étions trente, derrière les fenêtres, trente, avec chacun deux yeux!

FIDELINE *rit*. — Quelle menteuse!...

(*Entre Quasiment la sourde, Quasiment la vieille radoteuse.*)

QUASIMENT. — Ah! paresseuses! bêtes de four!... C'est fini de dormir et de rêver tout éveillées!... Allez, allez!... Que dites-vous?

(*Les trois femmes parlent à la fois :*)

FIDELINE. — Où était-il, lui?...

QUASIMENT. — Moi, à votre âge, j'allais pieds nus casser la glace et puiser l'eau pour tout le village. Oui, vraiment... C'est fini de dormir...

ZULMA. — ... devant la cabane. Il appelait par gestes, de loin : « Venez ici, venez ici!... »

QUASIMENT. — Fideline battra les housses dans la rue et Zulma les rangera dans la buanderie. Comment? Moi, je regarderai si tout est bien.

ZULMA. — Et comme elle porte des lunettes et qu'il faisait grand vent, elle se dit : « Peut-être il n'appelle pas, peut-être il enfonce sa tête dans sa casquette ». Quelle histoire!... Mais non, il vient à elle et la tire vers la maison par le coin de son tablier. « Vous n'y pensez pas », dit-elle.

(*Maintenant Quasiment parle seule :*)

QUASIMENT. — Sans doute n'avez-vous pas assez tourné autour du feu, tout l'hiver, marmottes! Tout l'hiver, sur vos pieds de bas. Quoi?

Il faut récurer le lustre, premièrement.

(*Fideline obéit. Elle monte sur l'escabeau.*)

C'est du verre de Venise, oui. A Venise, tout est en verre, on m'a dit : les maisons, les églises, le pavé de la place...

(*Elle tire une révérence maniérée.*)

L'eau fait mourir d'amour, et quand le vent passe, la ville chante, on m'a dit...

ZULMA *rit*. — Ah! ah! bête à bon Dieu!

QUASIMENT *radote*. — A votre âge, je travaillais

plus que vous, filles perdues! Mon père était fort et malin, mais il n'avait pas de courage, voilà... C'était un mauvais sujet.... Amen : il en faut comme ça.

(*A Fideline :*) Si l'escabeau bascule, ne vous accrochez pas aux branches, laissez-vous tomber.

FIDELINE, *de haut, poings aux hanches, doucereuse.* — Oui, et cassez-vous une jambe, n'est-ce pas? et enfoncez-vous les peignes dans la tête. (*Mauvaise :*) Tortue sans écaille!

(*Zulma rit.*)

QUASIMENT *cligne de l'œil.* — Que dit-elle?

FIDELINE *crie.* — Je dis? Je dis que vous feriez mieux en tenant l'escabeau, si vous avez peur!

QUASIMENT, *qui n'a pas compris.* — Ah! Quasiment, oui... J'irais tout de suite me jeter dans le canal. C'est un beau lustre, vous savez!

(*Zulma s'éboule dans un fauteuil.*)

FIDELINE, *indignée.* — « Quasiment, Quasiment ! » Madame Quasiment! N'est-ce pas à vous dégoûter? Magda, qui avait quinze ans, Magda, qui était si belle, Magda est morte et celle-là vivra éternellement!

QUASIMENT. — Qu'est-ce que c'est?

FIDELINE. — Elle n'est pas honteuse de manger le

pain de nos trente-deux dents pour nourrir sa vermine. Bech! Les vieux, ceux qui ne veulent pas mourir, on devrait les envoyer tous ensemble dans une île, comme les chiens de Constantinople!

QUASIMENT, *à Zulma.* — Allez, allez, traînarde, votre place n'est pas dans ce fauteuil.

FIDELINE, *amère et sarcastique.* — Vous entendez, Zulma? Zulma? n'entendez-vous pas? Votre place n'est pas dans le fauteuil des riches.

(*Elle va d'un coin à l'autre du salon, arrachant rageusement leurs housses aux fauteuils, leurs fourreaux aux vitrines. Zulma, à la fois amusée et craintive, attrape au vol les toiles que la mauvaise fille lance de tous côtés autour d'elle.*

Le décor, tout à l'heure large et triste, s'anime et s'éclaire maintenant. Quasiment a sorti des armoires les cassettes à ramages d'or, les monstres de porcelaine bleue.)

FIDELINE *se plaint hautement.* — Oui, oui, tout l'hiver autour du feu, sur vos pieds de bas, oui!... Et c'est fini, maintenant! Les riches vont revenir l'un après l'autre, avec leur cher ventre, avec leur bien-aimé ventre, et ma souffrance avec eux!
Quand j'y pense, je pleure du vitriol! (*A Zulma :*) Ne riez pas!

QUASIMENT. — Qu'y a-t-il?

FIDELINE. — Pendant trois mois, je les verrai s'asseoir dans ces fauteuils, où votre place n'est pas, Zulma! S'asseoir et caresser leur ventre comme un petit chien qui dort en boule! Seigneurs, priez pour moi.

(*Elle regarde Zulma avec une commisération offensante :*)

Vous n'êtes pas belle, n'est-ce pas, Zulma? Ce n'est pas votre faute. Votre mère était peut-être endormie, cette nuit-là... Vous n'êtes pas belle, avec votre petite tête et vos grands pieds. Eh bien, croyez-moi, tous les hommes vous demanderont : « Vous n'avez pas peur de rentrer dans ma chambre, mon enfant? »

QUASIMENT *sourit, curieuse.* — Qu'est-ce qu'elle raconte?

FIDELINE *se dresse, poings aux hanches.* — Mais savez-vous ce que je leur dirai un jour, moi? Je leur dirai : « Enfin, montrez ce ventre qui ne ressemble pas au mien. »

ZULMA, *étranglée.* — Est-ce possible, hou, hou!...

FIDELINE, *sucrée.* — « Si ce ventre n'a pas de nombril, je vous aimerai bien, comptez sur moi. Je vous cuirai des confitures et toutes sortes de bonnes choses à boire et à manger. Et je servirai vos enfants comme le bon Dieu, s'ils viennent sans nombril, comprenez-vous? »

(*Elle conclut, avec fureur :*)

Sinon, que le cordon les étrangle!

QUASIMENT. — Que dit-elle?

FIDELINE *lui corne aux oreilles.* — On vous souhaite une langue noire! « Que dit-elle? que dit-elle? » Un perroquet parle mieux.

QUASIMENT, *offusquée.* — Oh! oh! effrontée!... Vous avez entendu? (*Et soudain, dans une colère ridicule et sans force.*) Et moi, je vous souhaite une chaîne de dix mille poux qui te tirera à la rivière!... Et que le diable te fasse enfler comme un poêle, à l'endroit qui est toujours chaud!

ZULMA, *folle de joie.* — Ah! ah! ah! c'est trop fort!

QUASIMENT, *balbutiant.* — Et la peur de mourir la nuit, je te souhaite!... (*Elle pleurniche.*) Jésus-Maria, tout ce qu'il faut endurer.

ZULMA. — Quelle innocente!...

FIDELINE, *moqueuse.* — Celle-là?... Elle enfonce des aiguilles dans des cierges pour faire souffrir les gens. Je suis certaine que c'est elle qui vous a envoyé des crampes, la nuit dernière...

(*Zulma est inquiète.*

Et tandis qu'elles besognent en silence, Quasiment geint :)

QUASIMENT. — A votre âge, je mangeais une fois par jour, moi. Mon père allait aux champs dire des sottises aux hommes et chanter des chansons pour leur donner du courage, oui... Payait qui voulait : ce n'est pas beaucoup... Mon Dieu, mon Dieu! un homme si malin, mon père, et si fainéant!

(*Elle est consolée déjà, s'essuie les yeux et murmure :*)

Une langue noire...

(*Et tout à coup :*)

Ah! il faut des fleurs artificielles. (*Le mot l'amuse, elle le scande d'une manière comique :*)

Ar-ti-fi-cielles! Quoi?

(*Elle cligne de l'œil et sort.*

Aussitôt Fideline s'approche de Zulma et la conversation reprend, à voix basse :)

FIDELINE. — Alors, c'est décidé, on le fait partir, malgré son argent?

ZULMA. — Oui.

FIDELINE, *après un silence.* — Malgré son argent...
Pouah! a-t-il assez empesté la maison, celui-là. Il est comme un enfant qui prend le premier lait. Chaque fois que je rentre dans sa chambre j'ai peur du choléra. Sale vieux!

(*Silence.*)

Il porte peut-être toute sa fortune sur lui, dans la doublure de son habit. Ne pensez-vous pas?

ZULMA, *inquiète.* — Taisez-vous!

FIDELINE, *songeuse.* — Aurait-il fait un testament? Il n'a pas de parents, pas d'amis.

(*Elle s'exalte encore.*)

Ah! le monde est pourri, le pain n'a plus de goût. Il y en a qui travaillent comme des bêtes, et qui sont jeunes et qui sont forts (nous, Zulma) pour celui-là, qui est perdu et malade.

(*Parodique :*)

« Monsieur Cazou, vous perdez votre monocle, votre monocle, monsieur Cazou! » Un jour, vous entendrez dire qu'il est mort du miserere. Il a bien dévoré trois troupeaux de bœufs, avec le cuir, pendant sa vie, et dix troupeaux de moutons, avec la laine!

ZULMA. — Eh! bien, merci!

FIDELINE. — On l'enfermera dans un hospice, il paraît. (*Elle ricane.*) Dans une île, oui, dans une île, avec madame Quasiment! Il m'a dit l'autre jour : « Vous êtes une sorcière, et Zulma et Quasiment sont deux sorcières. On vous verra toujours, à cheval sur vos balais ! » (*Elle rit.*) Bech!...

QUASIMENT *rentre, apportant un énorme bouquet de fleurs de soie.* — Ar-ti-fi-cielles !

(*Mme Mercenier la suit.*

C'est une femme menue et charmante. Elle a le visage encore jeune sous les cheveux tout blancs, de jolies mains et une voix caressante qui traîne et fait chanter les mots.)

Mme MERCENIER, *affairée.* — Zulma, Fideline! (Oh! mon Dieu, quel malheur, ce pauvre monsieur Cazou, tout de même). Fideline, allez chez le commissaire de police. (Comme c'est triste!) Fideline, dites-lui que la saison commence, n'est-ce pas?... que nous avons deux étrangers, ici, depuis hier... (Devoir en arriver là!...) Dites-lui qu'il faut expulser le baron ce matin, Fideline, ce matin, dites-le lui... Dépêchez-vous, ce n'est plus possible...

Zulma, ma fille, allez au port... (Les pêcheurs ne sont pas partis cette nuit, vous le savez, à cause de l'orage. Quel temps!...) Vous ramènerez deux hommes qui porteront les malles dans la rue, Zulma, oui...

Et aussi, vous pousserez le verrou de la petite porte, sans faute...

(*Elle paraît soucieuse et pressée. Elle ajoute :*)

Marie-Henriette, ma chérie, ne reste pas ici, va jouer.

(*Les deux servantes sortent aussitôt, l'une à droite, l'autre à gauche.*)

FIDELINE *rit.* — Il n'aura jamais froid, s'il porte toute sa fortune dans la doublure de son habit.

ZULMA, *chevauchant son balai.* — « A cheval sur leurs balais ! » Eh bien, merci !...

MADAME *rit aussi.* — Ah ! ah ! c'est jeune et sans méchanceté !...

QUASIMENT *radote.* — Elles vont, elles viennent comme des folles, quoi ?... Pourquoi sont-elles parties... C'est moi qui ferai la besogne...

(*Elle empile les housses et les rideaux péniblement.*)

MADAME, *à Marie-Henriette.* — Va jouer, mon enfant, va jouer... Réponds !

(*Et comme la petite semble ne pas entendre, Mme Mercenier, brusquement, porte son mouchoir à sa bouche et se prend à pleurer.*)

Elle n'a pas de pitié, aucune, et pas de tendresse pour moi... Walter et c'est tout. Va jouer !

(*Elle aide Quasiment à se charger des toiles pliées et soupire.*)

Mieux vaut se plaindre à un chien ; une bête, au moins, vous écoute.

QUASIMENT. — Mais pourquoi sont-elles parties ?

(*Elle sort.*) A-t-on jamais vu des paresseuses comme celles-ci ? (*On entend sa voix*)... des endormies...

Mme MERCENIER, *lasse.* — Hélas ! qu'un être est seul, dans sa solitude.

(*Elle va sortir derrière Quasiment, mais la porte de la rue s'ouvre et Walter paraît. En voyant la mère de Marie-Henriette, il a un mouvement de retraite, mais elle l'appelle aussitôt.*)

Non, Walter ! Entre, Walter, entre !

(*Walter entre, l'air confus. Marie-Henriette, qui s'est retournée, assiste à cette scène le front baissé.*)

C'est la dernière fois, mon garçon, la dernière fois, entends-tu, c'est la dernière fois que tu viens ici... Je ne le tolérerai plus !... Je t'aime bien, tu n'es pas méchant... Mais toi, comment peux-tu aimer une si mauvaise fille ? Si tu savais, Walter, combien elle est indifférente !... (*Elle pleure encore.*) Oui, je vous séparerai. Elle retournera au couvent... Toi tu es gentil, Walter, mais elle !... (*Elle sort.*) Elle pourra pleurer, va, et se laisser mourir... C'est la dernière fois, je voulais te le dire...

(*Les deux enfants sont seuls, embarrassés. Long silence.*)

MARIE-HENRIETTE, *plaintivement.* — Je t'attends dans cette chambre depuis ce matin... Tu avais promis.... « Je serai là avant la marée montante ».

Ce n'est pas bien. Tu ne sors pas de ta maison? Tu n'as pas choisi le chemin le plus droit?... Tu n'as pas couru pour venir ici?

WALTER, *simplement*. — Non.

MARIE-HENRIETTE, *inquiète*. — Tu es allé te promener avec Julia? Julia passait devant ta porte, et vous êtes allés ensemble dans les dunes! Tu ne diras pas non : Dagmar t'a vu, Dagmar t'a vu hier soir, sur la plage, avec Julia! Tu montrais tes dents pour elle, comme ça... (*Elle ment.*) Tu l'as embrassée!

WALTER, *vivement*. — Non, je ne l'ai pas embrassée. Elle me l'a demandé, mais je n'ai pas voulu.

MARIE-HENRIETTE. — Pourquoi?

WALTER, *sans malice*. — Je ne sais pas.

MARIE-HENRIETTE. — Tu l'as embrassée!

WALTER. — Non. Elle m'a dit sans rire : « Embrasse-moi, je t'embrasserai après ». Je n'ai pas répondu.

MARIE-HENRIETTE. — Ce n'est pas vrai.

WALTER. — Alors elle m'a demandé : « Embrasse-moi, je te donnerai mon collier ». (C'est un collier de corail.) J'ai refusé.

MARIE-HENRIETTE, *désappointée*. — Tu me l'aurais donné!

WALTER. — Elle est partie et m'a crié de loin, dans la pluie : « Tu vas tous les soirs sur l'estacade avec Marie-Henriette ! Je le dirai à ta mère ».

MARIE-HENRIETTE. — Quelle mauvaise fille !

WALTER. — J'ai couru après elle et je lui ai jeté du sable dans les cheveux. Elle a ri.

MARIE-HENRIETTE *se suspend au cou de Walter, heureuse, coquette, puérile.* — Walter, tu ne l'as pas embrassée, Walter ? Tu es certain ?

WALTER. — Oui.

(*Il est un peu courbé sous l'effort, poings aux hanches, pour soutenir la petite fille qui se balance.*)

WALTER. — Tu peux te balancer, tu ne tomberas pas : je suis fort.

MARIE-HENRIETTE. — Julia a toujours mal aux yeux, c'est une punition.

(*Leurs visages se touchent presque.*)

WALTER, *à mi-voix.* — Embrasse-moi.

MARIE-HENRIETTE. — Oh ! je n'ai pas peur de t'embrasser !...

(*Elle se redresse d'un bond et l'embrasse plusieurs fois, légèrement, presque sans poser les lèvres.*

Elle rit et se plaint encore :)

Je suis dans cette chambre depuis ce matin... Tu es allé te promener avec Julia. Tu ne m'aimes pas.

(*Boudeuse, elle lui tourne le dos. Il caresse du bout du doigt les cheveux bouclés de la fillette.*)

WALTER. — Je t'aime bien : tu as de grands yeux...

MARIE-HENRIETTE, *candide et coquette.* — J'ai regardé mes yeux, ce matin... Ils ne sont pas très grands, ils sont bleus... Mais j'ai de beaux cheveux...

(*Une sorte de haut gémissement s'élève derrière une porte. Apeurée, Marie-Henriette se rapproche de Walter. Ils écoutent.*)

UNE VOIX. — Ha! il tombera, un jour. Ha! il tombera!

MARIE-HENRIETTE. — C'est M. Cazou...

LA VOIX. — Sa tête cassera comme un œuf, sur la dernière marche de l'escalier!... Elles ont laissé, laissé M. Cazou tout seul... Ha! elles veulent sa mort, ah! sa mort!...

(*La porte s'ouvre, M. Cazou apparaît au bas de l'escalier, pitoyable et terrible, pareil à un énorme fœtus costumé.*

La perruque noire rend plus livide encore son visage tout nu. Ses mains molles sont déformées. Et tout son corps souffrant, écrasé, disloqué, s'appuie sur de maigres jambes sans force.

Enfin, pour comble d'horreur, il est vêtu avec un soin et une recherche dérisoires.

Il s'avance et reprend ses lamentations d'une voix haute, à chaque moment coupée de râles brefs, selon le souffle... Et les deux enfants amoureux, l'un contre l'autre pressé, reculent jusqu'à l'immense baie pleine de ciel.)

CAZOU. — Sorcières!... on les verra toujours à cheval, à cheval sur leur balai!... Ha! Vous vous moquez de M. Cazou, n'est-ce pas? « Oui, oui, je m'en moque! » Un homme qui était beau, dans son temps!... (*Il grimace, contrefaisant les servantes.*) « Pardon, nous ne savions pas, ah! savions pas », mais on verra, on verra bien, on verra... (*Puis il répète ses propres paroles, sur un ton larmoyant.*) « Zulma, je ne puis pas descendre l'escalier tout seul, vous pensez bien ». Elle était là-haut, sur le palier. « Aidez-moi, chère petite Zulma!... »

(*Il s'arrête, indigné, se redresse, brandit son bâton. Il lui vient une force soudaine.*)

Elle a retroussé sa jupe, oui, sa jupe, et ses jupons. Elle s'est enfuie en riant : « Oui, oui, je m'en moque! » Je la battrai comme une bête!...

MARIE-HENRIETTE, *épouvantée, pousse un petit cri:* Maman!

CAZOU *se plaint.* — Il n'y a plus de consolation...

Il est descendu tout seul, en faisant craquer chaque marche... Ah! Elisabeth! Elisa...

(*Il sort péniblement de sa poche une petite poignée de pièces d'or qu'il fait sauter dans sa main. Il ricane.*)

Ah! il y en a encore, il y en a beaucoup... Chère petite Zulma, pleurez, pleurez pour moi...

(*Et conclut avec sourde fureur :*)

M. Cazou lui achètera des larmes!

(*La porte s'ouvre, Fideline rentre. Cazou est pris aussitôt d'une grande colère. Il gesticule.*)

Ha! ha!... Mégère! Fille de bourreau! Méchante femme! où sont, où sont mes mouchoirs? Mes mouchoirs brodés, ah! Je vous le demande!

FIDELINE, *arrogante et tranquille.* — Vous êtes stupide!

CAZOU *brandit son bâton.* — Je suis... ah! je suis!...

(*Un terrible accès de toux l'écrase et le secoue et l'exténue. Fideline rit, tandis qu'il éructe :*)

Tousse! Tousse!... Ah! si je pouvais... te tousser! te tousser hors d'ici!... Plus de force...

(*Il laisse tomber quelques-unes des pièces d'or qu'il serrait dans sa main.*)

CAZOU, *d'une voix brisée.* — Ramassez, vilaine bête...

FIDELINE, *moqueuse, mais arrêtée.* — Ramassez vous-même !...

CAZOU, *vivement.* — Non, vous ! non, vous !
(*Et comme elle fait mine de sortir, il supplie :*) Fideline chère petite Fideline !... (*Et au moment où elle ouvre la porte, il crie :*)
C'est pour vous !

FIDELINE *s'arrête net, sérieuse.* — Ce n'est pas vrai !

CAZOU, *lentement.* — C'est pour vous... (*Il a un sourire suave.*) Je suis resté assis sur mon lit, sans dormir, toute la nuit... (Ramassez, c'est pour vous.) Il y avait du tonnerre et du vent et de la pluie, derrière les fenêtres... (Oui, oui, pour vous !)... Personne dans la maison n'aurait entendu appeler au secours, n'est-il pas vrai ? Et je pensais : « Fideline va venir m'assassiner et prendre mon argent ». (*Il ricane.*) Ah ! ah ! j'ai vu ça dans ses yeux !... Ramassez, c'est pour vous.

FIDELINE *hésite.* — M. le baron se moque de moi...

CAZOU *se trémousse.* — « Se moque de moi ». Ah ! non, non, mais je puis bien vous nommer vilaine bête, n'est-ce pas, et voleuse, si je veux, et mercenaire...

FIDELINE, *approchant.* — C'est pour moi ?

CAZOU, *d'une douceur inquiétante.* — Oui, oui,

ramassez... Zulma a retroussé ses jupons, ce matin... Montrez aussi votre derrière, fille d'espion et de proxénète...

FIDELINE, *avec un sourire fourbe.* — M. le baron veut rire...

(*Elle se méfie, et pour ramasser l'or à terre elle approche en rampant.*)

CAZOU *grimace.* — « Veut rire! » Ah! non, non, c'est pour vous... Mais donnant donnant : montrez aussi votre derrière...

(*Il la regardait venir avec une joie âpre. Et tout à coup, il lève son bâton pour l'assommer.*

Fideline s'est rejetée en arrière, blême, les dents serrées. Sa haine jaillit ; elle hurle :)

FIDELINE. — Ha! pourri! pourri! pourri! Singe bouilli! pouah!

MARIE-HENRIETTE, *épouvantée, appelle.* — Maman!

FIDELINE, *emportée.* — On va te conduire au coin de la rue, tout à l'heure, comme un pestiféré! Tu attendras là qu'on vienne t'emporter!

MARIE-HENRIETTE. — Maman!

FIDELINE. — Tu iras à l'hôpital savoir si l'on veut lessiver tes langes! Ils te laisseront tout nu dans le froid, sur ton lit, comme l'enfant de Charlotte qui est mort du choléra, entends-tu?

MARIE-HENRIETTE. — Maman! Maman!

FIDELINE, *au seuil.* — Et tu n'auras pas ton trou dans la terre, toi! Tu empoisonnerais l'herbe des vaches!... Dans le four, tu cuiras dans le four! *(Elle sort et fait claquer la porte.)*

MARIE-HENRIETTE, *accrochée à Walter.* — Maman!... Maman!... Maman!...

WALTER, *nerveux.* — Tu me fais mal!

(Cependant, Cazou, haletant, gesticule devant la porte.)

CAZOU. — Voleuse! voleuse!... Ah! mes mouchoirs brodés! Sans cœur... Ignorante!...

(Walter se baisse vivement et ramasse les pièces d'or qu'il tend de loin au vieillard.)

CAZOU, *d'une voix brisée.* — Tu ne m'as rien volé, toi?...

MARIE-HENRIETTE, *terrifiée, s'agrippe au bras de Walter.* — Walter! Viens ici!

WALTER, *furieux, se dégage.* — Tu me fais mal!...

(Mais le vieux Cazou est sans courage. Il se traîne, gémissant, perclus, pleurant ses dernières larmes avec des grimaces d'enfant.)

CAZOU. — Je vous connais tous!... Elisabeth, Elisa, M. Cazou est bien seul, aujourd'hui... La servante lui a dit : « On va te conduire au coin de la rue ».

Elisa?... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? (*Il se révolte.*) Ils n'ont pas le droit! J'ai de l'argent, de l'argent pour payer!... « Comme un pestiféré! »

(*Il se redresse encore, furieux et s'adresse aux enfants :*)

Où est Mme Mercenier, où est-elle, que je lui dise! « Lessiver tes langes! Lessiver tes langes! »

(*Il crache à terre avec dégoût.*) Esclave!

(*Puis il radote.*) Il a été aimé, le baron Cazou! Eh! eh! Elisabeth, la princesse de Groulingen, la princesse l'aimait, quand il était vivant!... On en parlait...

(*Il continue à se pousser, à se traîner vers la porte.*)

« Comme un pestiféré! » Elisabeth, Elisa, où es-tu, maintenant? La princesse de Groulingen était belle! ah! elle était belle devant le monde entier!... On en parlait... Ah! M. Cazou est tout seul, tout seul, avec ses rhumatismes!...

(*La porte s'est refermée. Silence.*)

WALTER, *craintif.* — Tu crois qu'il reviendra?

MARIE-HENRIETTE. — Je ne sais pas... (*Elle s'approche de lui, caressante, plaintive, équivoque.*) Walter, cher petit Walter, je suis triste et je n'ai pas mal... Si j'avais mal, je pleurerais... oh! je voudrais pleurer!... Tire-moi les cheveux... Non, étouffe-moi, Walter, étouffe-moi dans tes bras... Tu n'as peut-être pas assez de force?

(Il l'étreint, fortement.)

Serre-moi, serre-moi... Tu n'as pas assez de force... Plus fort, Walter, plus fort! Tu ne me feras pas pleurer.

WALTER *sourit, confus.* — Je ne peux pas te serrer plus, mon cœur prend trop de place... Tu as de grands yeux...

(Il lui baise la bouche brusquement et la repousse aussitôt. Il a l'air dépité et méchant.)

J'ai assez de force, mais tu triches, tu te fais lourde!

MARIE-HENRIETTE *rit.* — Un soir, nous sommes restés dans les dunes très tard, tu te souviens? Mon père m'a battue ce soir-là, et le lendemain, et plusieurs jours de suite. Il m'aimait bien, mais il voulait me faire pleurer. « Si tu gardes tes larmes, tu garderas ta méchanceté! »

(Elle rit encore, d'une manière ambiguë.)

WALTER. — Maintenant, nous ne serons plus seuls, dans la ville.

MARIE-HENRIETTE. — Il y a deux étrangers, ici, depuis hier.

WALTER. — Des amoureux?

MARIE-HENRIETTE. — Non, ils ne sont pas ensemble.

WALTER. — Ils font peut-être semblant.

MARIE-HENRIETTE. — Non, non... (*Puis brusquement.*) Dis, Walter, tu ne la regarderas pas, l'Étrangère?

WALTER, *étonné.* — Pourquoi?

MARIE-HENRIETTE, *vite, coup sur coup.* — Je t'en prie!... Tu me le jures? Non? Ce n'est pas bien... Ecoute : si Julia te demande encore de l'embrasser, tu le feras, oui, j'aime mieux, mais tu ne regarderas pas l'Étrangère!... Non, n'embrasse pas Julia, mais jure tout de même! Tu ne m'aimes pas. Oui, tu embrasseras Julia, si tu veux, en cachette... ou plutôt, tu me le diras, oui, je préfère savoir... Walter, promets-moi que tu embrasseras Julia, dis? Comme si j'étais jalouse d'elle. Au contraire, je serai très contente, Walter... Ce soir, n'est-ce pas? tu l'embrasseras, ce soir, devant moi... Je ne lui dirai rien... Ou laisse-toi embrasser par elle... Elle est jolie, Julia, elle est aussi jolie que moi, quand elle rit... Elle t'aime bien, elle te l'a dit... Pourquoi regardes-tu ainsi?

(*Elle rit.*)

Je suis certaine que Julia t'a dit hier soir qu'elle t'aime... oh! raconte, Walter, je voudrais savoir...

WALTER, *confus.* — Je ne regarderai pas l'Étrangère.

MARIE-HENRIETTE, *coquette et toujours inquiétante.*

— Comment a-t-elle dit? Raconte, ça m'amusera. Je suis triste, oh! si triste...

WALTER, *troublé, la repousse.* — Je ne regarderai pas l'Étrangère... Laisse-moi!...

MARIE-HENRIETTE *bondit, découvrant sa ruse.* — Tu le jures? Et tu n'embrasseras pas Julia? Tu le jures aussi? Elle est si laide, elle a toujours mal aux yeux!...

(*Fideline entre, rageuse, poussant Zulma qui rit :*)

FIDELINE. — Oui, oui, riez, vous, riez, et qu'un jour le rire durcisse et vous étrangle!

(*Elle prend Zulma au bras.*)

Ma vie n'était pas belle, autrefois... Mon père rentrait saoul tous les soirs. De ma chambre, je l'entendais se coucher auprès de ma mère et la battre pour l'éveiller et prendre son plaisir! (*Elle a un haut-le-cœur.*) Je n'avais pas même un oreiller, où enfoncer la tête! Après, il la battait encore, et la poussait hors du lit, hors de la maison, parfois, à coups de pied. Ma mère...

C'était une bête plus bête que vous!

(*Elle secoue Zulma, rudement.*)

Eh bien, j'irais vivre avec elle, avec eux, oui, j'irais! plutôt que d'être encore la servante de Cazou! Comprenez-vous ce que cela veut dire?

ZULMA *rêve, souriante et grave.* — Chez nous, à la campagne, il n'y avait jamais de feu... on ouvrait la porte de l'étable, pour laisser entrer la chaleur des bêtes...

(*Elle pleure soudain dans le coin de son tablier, silencieusement.*)

FIDELINE *éclate de rire.* — Ah! ah! la chaleur des bêtes! Décidément non, il n'y a pas de bête plus bête que vous!

(*Elle se dirige vers l'escalier.*)

Pour pleurer, la plus malheureuse peut s'asseoir, ou se coucher, ou cacher son visage dans ses mains ; vous, vous êtes née pour pleurer debout, à la face du ciel, comme une abandonnée!

(*Elle rit encore, méchamment.*)

Venez à présent. Nous descendrons ensemble les malles du baron, et nous le jetterons dans la rue!... Venez, bête à six pattes!

(*Elle monte à l'étage où Zulma la suit, déjà consolée. On l'entend radoter :*)

ZULMA. — Eh! bien merci!... Ma mère disait toujours : « Irma... (Irma, c'est mon vrai nom. Mes premiers maîtres m'appelaient Augustine ; chez l'instituteur, j'étais Sophie ; ici, je suis Zulma : ça m'est égal. Mais mon vrai nom, c'est Irma, naturellement...)

Ma mère disait toujours : « Irma, vous êtes stupide comme je ne sais quoi... »

(*Paroles perdues.*

Les enfants, se tenant par la main, écoutaient.

Après le départ des servantes, Marie-Henriette est prise d'une exubérance soudaine. Elle attrape Walter et le pousse et le tire et le fait virevolter jusqu'à la porte de la rue.)

MARIE-HENRIETTE, *avec des cris et des rires.* — Hop! Va-t'en vite, va-t'en, mauvais garçon! Hop, hop! Défends-toi, si tu peux! Je ne t'aime pas! je ne t'aime plus!... Hop! Va-t'en!

(*Surpris, il s'est débattu sans mot dire. Enfin il repousse la fillette brutalement.*)

WALTER, *furieux.* — Ah! finis!...

(*Elle s'arrête aussitôt et vient se suspendre au cou de Walter, languissamment.*)

MARIE-HENRIETTE. — Cher petit Walter...

WALTER. — Assez!

MARIE-HENRIETTE, *d'une voix caressante et plaintive.* — Oh! je suis triste, Walter, si triste... (*Puis elle bondit.*) Vite, attends-moi derrière l'estacade! Nous allons courir dans les dunes, tu me poursuivras!...

WALTER. — Viens.

MARIE-HENRIETTE. — Non, je sortirai par derrière... On ne me verra pas... Attends-moi derrière l'estacade. Va-t'en... (*Elle rit.*) Je ferai la morte, tu m'embrasseras pour me ressusciter...

(*On entend la voix des servantes, dans l'escalier.*)

FIDELINE. — Allez, allez! pas de repos, pas de pitié!

MARIE-HENRIETTE. — Vite, vite...

(*Elle sort avec Walter, dans la rue.*

L'une poussant l'autre, Fideline et Zulma descendent une lourde malle qui résonne sur chaque marche et cogne les cloisons. Elles parlent en même temps, au-dessus de tout ce bruit.)

ZULMA, *qui vient à reculons.* — Arrêtez! je saigne, vous voyez... C'est trop lourd! Je me suis blessée!...

FIDELINE. — Allez! Pleurez, ma fille! Saignez, ma fille, allez! Je m'en moque, pas de pitié! C'est votre faute! Allez!

ZULMA. — Ma faute? Arrêtez, s'il vous plaît! Je vais rouler jusqu'en bas, et ce sera ma faute!

FIDELINE. — Pas de repos! Vous deviez ramener des porteurs. Allez!

ZULMA. — Il n'y a plus un homme dans la ville, je vous dis. Les pêcheurs sont partis, et ceux qui revenaient sont avec leur femme... C'est lourd!

FIDELINE, *avec une joie sauvage.* — Ha! là! ha! là! taisez-vous, bavarde!

ZULMA, *au bas de l'escalier.* — Ha! là, oui! je n'avance plus! (*Elle s'assied sur la malle et rit.*) Je saigne, vous voyez... C'est lourd.

FIDELINE. — C'est lourd, oui : il y a des portraits et des lettres, là-dedans, des souvenirs. (*Elle rit, méchamment.*) A la porte! A la porte, M. le baron! Venez...

ZULMA. — Laissez-moi respirer...

FIDELINE. — A la porte! Il en vient deux pour un qui s'en va! A la porte! (*Tout à coup elle réfléchit profondément.*) C'est bien extraordinaire, j'y pense : les maisons de la digue ne sont pas ouvertes, il n'y a personne dans la ville et pour un qui s'en va, il en vient deux ici le même jour... Un homme et une femme... Il en vient deux qui ne sont pas ensemble...

(*Elle veut entraîner Zulma.*)

Allez, pas de repos!

ZULMA. — Un instant!

(*Marie-Henriette, qui était restée sur le pas de la porte avec Walter, rentre.*)

FIDELINE, *baissant la voix.* — Vous l'avez vue, l'Étrangère? A table, elle n'a pas ôté ses gants. Je la ser-

vais dans sa chambre... Venez donc. J'y pense, c'est bien extraordinaire...

(*L'Étrangère qui descendait surgit, derrière Zulma et Fideline. Il semble qu'elle ait hésité avant d'entrer dans la grande clarté.*

Ses cheveux sont trop blonds, sa bouche est trop fardée. Elle passe. Et Marie-Henriette, arrêtée, et les servantes qui se sont tues la regardent passer. Elle va s'asseoir loin de la baie, le dos à la lumière.

Long silence. Elle voit que Fideline la regarde curieusement ; elle se révolte aussitôt.)

L'ÉTRANGÈRE, *inquiète aussi.* — Eh bien, qu'y a-t-il? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Allez-vous en!

(*Fideline, blêmie, la dévisage avec une fureur contenue.*)

FIDELINE, *après un temps.* — Je ne vous regarde pas!

L'ÉTRANGÈRE, *frémissante.* — Allez-vous en! Allez-vous en!

FIDELINE, *après un long silence hostile.* — Oui!

(*C'est comme une menace.*

Elle sort brusquement, lançant à Zulma d'un ton agressif :)

Tirez la malle si vous pouvez!

L'ÉTRANGÈRE, *soudain radoucie.* — Dites à Madame que je désire lui parler.

ZULMA, *ahurie.* — Oui.

L'ÉTRANGÈRE. — Qu'elle vienne tout de suite.

ZULMA. — Oui.

(*Zulma sort, affolée, tirant son fardeau. Elle crie :*) Aidez-moi!... Fideline, aidez-moi... Fideline!...

(*Elle est sortie.*

Alors l'Étrangère aperçoit Marie-Henriette. La petite fille la regarde tout droit, sourit, approche lentement, s'arrête tout contre elle et attend, apprivoisée.)

L'ÉTRANGÈRE. — Tu es bien jolie, mademoiselle. Tu n'es pas craintive? Quel âge as-tu? Tu es la petite fille de Mme Mercenier? Comment te nomme-t-on?

MARIE-HENRIETTE. — Marie-Henriette... Et vous?

L'ÉTRANGÈRE, *amusée.* — Moi?... Elisabeth...

MARIE-HENRIETTE. — Elisabeth?

L'ÉTRANGÈRE. — Quel âge as-tu? Tu es si jolie!... Tu as encore les jupes courtes... Quel âge?...

MARIE-HENRIETTE. — J'ai quatorze ans.

L'ÉTRANGÈRE, *singulièrement émue.* — Quatorze ans!... Quatorze ans! Tu as quatorze ans! Quel bonheur!... (*Arrêt.*)

Tu ne pleures jamais?

Marie-Henriette, *simplement.* — L'année dernière je pleurais souvent. Mon père me battait...

L'Étrangère. — Quatorze ans!...

Marie-Henriette. — Moins deux mois...

L'Étrangère. — C'est vrai. Tu as encore les jupes courtes! Tes yeux sont bleus... Donne-moi la main...

Marie-Henriette, *tendant la main.* — Pourquoi?

L'Étrangère, *émerveillée.* — Ta main est douce comme un gant... (*Elle semble lasse et triste tout à coup.*) Non, tes yeux ne sont pas bleus, ils sont mauves... Tu es si jolie!

Marie-Henriette, *naïvement.* — Vous êtes plus jolie que moi...

L'Étrangère *rit nerveusement.* — Enfant, enfant! quatorze ans! (*Puis, s'animant :*) Tu joues toujours à la poupée?

Marie-Henriette. — L'année dernière j'avais encore la petite japonaise. Elle était laide, mais j'en avais pitié. Quand j'étais triste, je m'endormais avec elle. Depuis qu'elle a pris le deuil de mon père, je n'ose plus la regarder. (*Elle sourit.*) Peut-être qu'elle n'ouvre plus les yeux?...

(*Elle soupire et va s'éloigner :*)
Voilà...

L'ÉTRANGÈRE, *tendrement.* — Pourquoi me quittes-tu? Reste ici.

MARIE-HENRIETTE. — Walter m'attend.

L'ÉTRANGÈRE. — Reste encore!... Walter, c'est ton frère?

MARIE-HENRIETTE, *étonnée.* — Mais non... (*Elle hésite, puis :*) C'est Walter.

(*Elle s'éloigne, souriante, sans cesser de regarder l'Etrangère et, à la porte, rit gentiment.*)

Je demanderai à Walter de m'appeler Elisabeth!...

(*Elle sort.*)

L'ÉTRANGÈRE *la suit des yeux, sourit tristement et murmure :* Quatorze... quatorze ans!

(*A ce moment la porte de la rue s'ouvre violemment et Cazou, affolé, s'accrochant, se hisse dans la chambre.*)

CAZOU. — Ah! là, là!... Malheur de malheur, c'est ma mort! (*Il se traîne dans la chambre et appelle :*) Fideline! Zulma, par pitié!... (*Il gémit.*) Elles feront semblant de ne pas entendre, c'est certain... Fideline! (*Zulma paraît à la porte de droite, ahurie.*) Ah! Zulma, sacrée garce! (*Mais il se radou-*

cit aussitôt et supplie :) Petite Zulma de mon cœur, aidez-moi... Je vous donnerai un bracelet en or, Zulma, en or véritable. Dépêchez-vous, les bandits sont au bout de la rue!... en or, en or, Zulma!...

ZULMA *s'effraie. Elle appelle.* — Madame! Madame! Venez vite!

CAZOU, *à voix basse, rapidement.* — Ah! taisez-vous, taisez-vous, mon enfant! C'est ma mort!... Quelle garce!

ZULMA. — Madame! Venez ici!... Madame!...

(*Cazou fait des efforts désespérés pour arriver à la porte de l'escalier.*)

CAZOU, *sombre.* — C'est bien!... Il ira tout seul, dans sa chambre!... Mes pauvres jambes...

ZULMA et CAZOU *parlent à la fois.* — Tout seul! Madame! tout seul! Madame! Il ira!...

(*Il est au pied de l'escalier. La porte s'ouvre. Fideline est là toute droite, poings aux hanches. Elle rit grossièrement.*)

FIDELINE. — On ne passe pas!

CAZOU, *misérable.* — Oh! Fideline, pourquoi!... Laissez-moi monter à ma chambre!... Je suis abandonné!... Demandez-moi quelque chose, en or, Fideline!

FIDELINE, *triomphante.* — On ne passe pas! (*Puis*

elle bat le sol du pied, rageusement.) Ha! ne grincez pas des dents comme ça. Vous me faites mal!

(*Cazou fait des gestes inutiles.*)

Mme MERCENIER *accourt.* — Mon Dieu, mon Dieu, quel scandale!... (*Elle va à l'Étrangère, rapidement :*) Je vous demande pardon... Ce n'est pas ma faute. (*Elle court ensuite à Cazou :*) Vous n'avez donc pas pitié de nous? Allez-vous en gentiment! (*Enfin elle se précipite à la porte de la rue.*)

Ne le laissez pas monter, Fideline!...

Prenez courage, voici le Commissaire de police!

(*Soudain Cazou se redresse. Il lui vient une énergie singulière. Sa voix s'élève.*)

CAZOU. — Et moi, je vous dis que j'irai m'enfermer là-haut!... Je les attendrai là, les brigands! Retirez-vous! Retirez-vous!

(*Il veut écarter Fideline qui s'accroche à lui.*)

MADAME *court de droite à gauche.* — Courage, ma fille, courage!... Fermez la porte, Zulma!... Mon Dieu, mon Dieu!... Non, ne fermez pas la porte, grande sotte!...

CAZOU, *secouant Fideline et lui-même secoué.* — Je vous étrangle! Ah! tirez la langue, s'il vous plaît. Lâchez mon bâton... Fideline, mon enfant, vous allez me faire tomber!... Ah! je vous étrangle!

Retirez-vous !... Il veut mourir dans sa chambre !... Quelle garce !

(*La voix de Cazou domine toutes les voix, celle du Commissaire de police qui entre avec des hommes et le fait empoigner, celles des voisins accourus.*)

DES VOIX. — Qu'est-ce que c'est ? J'ai entendu crier... C'est le vieux, vous savez bien... Où est-il ? C'est celui-là ? Qu'a-t-il fait ? On l'envoie à l'hospice... Ah ! oui, bien ça, bien... Qu'a-t-il fait ? Ne le secouez pas ainsi !... Il a encore de la force ! Où est-il ? Ne rentrez pas tous ici... Et vous, et vous ? Oh ! assez, je suis chez moi autant que vous ! Non, moi je suis voisin...

(*Querelle à voix basse dans un groupe.*)

Mme MERCENIER. — Vite, monsieur le Commissaire !...

LE COMMISSAIRE DE POLICE, *à Cazou.* — Calmez-vous, monsieur... Soyez raisonnable, monsieur le baron... Vous êtes un homme bien élevé...

CAZOU, *emporté.* — Ne le touchez pas !... Il veut mourir en prison ! A bas ! A bas ! Il vous étranglera !

(*Il secoue le Commissaire de police.*)

UNE VOIX. — Quel sauvage !

CAZOU. — Fideline, rendez-moi mon bâton, que je

l'assomme, celui-là!... Ne me touchez pas! Je suis le baron Cazou, je suis le baron Cazou...

L'Étrangère, *épouvantée, pousse un grand cri dans le tumulte.* — Ce n'est pas vrai!
(*Silence soudain.*

Les policiers ahuris s'arrêtent, soutenant seulement le vieillard haletant. On regarde l'Étrangère. Elle répète, très bas, pour elle-même :)
Ce n'est pas le baron Cazou!... Ce n'est pas vrai!

(*Cazou la voit. Tout son corps se tasse, ses jambes fléchissent, se balancent de droite à gauche, lentement et il grimace.*)

Cazou.—Aïe... aïe... aïe... aïe... aïe...aïe...Elisabeth!... Aïe... aïe... aïe... c'est elle ; elle est là... aïe... aïe... Elisabeth!... C'est toi, Elisa...

Le Commissaire, *doucement.* — Monsieur le baron...

Madame, *insistant.* — Oui!...

Cazou, *puéril.* — Laissez-moi, maintenant... C'est fini... (*A Elisabeth.*) Tu es toujours belle, oui... Je t'attendais tous les jours, Elisa, depuis longtemps... Je ne suis pas étonné... J'ai mal au cœur, oui... (*Au Commissaire.*) C'est fini, je n'ai plus besoin de vous, merci... Je partirai avec la princesse de Groulingen...

(*L'Étrangère le regardait, hallucinée.*

Et tout à coup elle crie, livide :)

L'ÉTRANGÈRE. — Emportez-le! Emportez-le!

CAZOU *défaille. Il gémit.* — Aha... J'ai mal au cœur, oui... Pauvre homme...
(On l'emporte.)

MADAME, *au Commissaire.* — Dépêchez-vous, monsieur. Il va mourir ici, je vous l'assure!

CAZOU, *d'une voix mourante.* — Une minute... Rendez-moi mon bâton... Aha!... Elisabeth!... Pauvre homme...

UNE VOIX. — Ne vous accrochez pas à la porte!

FIDELINE, *repoussant les gens.* — A la rue, à la rue! Sortez, vous autres!

CAZOU, *au dehors.* — Elisabeth...

UNE FEMME, *à Fideline.* — Rendez-lui son bâton.

FIDELINE, *mauvaise.* — Non, je le garde!

LA FEMME, *poings aux hanches.* — Vous le gardez, oui? Vous êtes bien audacieuse!...

FIDELINE. — Et vous?

LA FEMME. — Et vous?

FIDELINE, *menaçante.* — Et vous?

LA FEMME. — Et vous?

FIDELINE. — Et d'abord, que faites-vous ici? Allez-vous en! Vos pommes de terre brûlent, chipie!

LA FEMME, *furieuse.* — Vous, chipie!

FIDELINE. — Vous!

LA FEMME. — Vous!

(*Mais voici Quasiment.*)

QUASIMENT, *scandalisée.* — Eh bien, eh bien, mais ne vous gênez pas! Entrez dans la cuisine, oui... quoi? Vous n'avez jamais vu le salon? (*Elle leur tire une révérence.*) Il vous plaît, j'espère... (*Elle les chasse.*) Allez! Allez! ils sont chez eux, quasiment, oui... Paresseux!... Que dites-vous?

(*Elle les pousse dehors.*)

LA FEMME, *à Fideline.* — Coureuse!

(*Elle sort.*)

FIDELINE, *furieuse.* — Vous!

LA FEMME, *dans la rue, avec un rire cinglant.* — Vous!

(*Madame, qui était sortie avec Cazou et le Commissaire de police, rentre. Quasiment referme la porte.*)

QUASIMENT, *à Madame.* — Avez-vous jamais vu des curieux comme ceux-ci? des espions, oui, vraiment...

(*Elle retourne à sa cuisine.*)

MADAME, *à Fideline.* — Quel scandale, dites? Il faut s'assurer que la porte est fermée, derrière, vite. (*Fideline sort.*)

Et vous, allez à votre besogne!... Vous êtes là comme un épouvantail, à tous les vents!

ZULMA *pouffe.* — Épouvantail! Eh bien, merci! (*Elle sort à son tour.*)

MADAME, *à l'Étrangère.* — Je suis désolée... Il était ici depuis quatre ans... Je n'avais jamais pu me décider à cela... Mais que faire? C'est un misérable... Il n'a pas de famille... Et d'ailleurs il sera mieux à l'hospice...

(*L'Étrangère la regardait sans l'entendre. Et elle lui demande avec brusquerie :*)

L'ÉTRANGÈRE. — Vous avez un étranger, ici, depuis hier?

(*Madame paraît décontenancée. L'Étrangère répète, nerveusement :*)

Vous avez un étranger, ici, depuis hier? Répondez-moi...

MADAME. — Oui, oui... Je n'y pensais plus... Il vous a empêchée de dormir, paraît-il...

L'ÉTRANGÈRE. — A quelle heure est-il arrivé?

MADAME. — J'ai entendu son pas toute la nuit... Il ne s'est guère couché, c'est vrai...

L'ÉTRANGÈRE, *impatiente.* — A quelle heure?

MADAME, *bousculée.* — Peu après vous... Je ne sais plus, moi...

L'ÉTRANGÈRE, *nettement inquiète.* — Faites descendre mes bagages... Je m'en vais... Je quitte cette maison.

MADAME, *rapidement, désemparée.* — Oui, je comprends. Vous étiez fatiguée du voyage. Il a marché au-dessus de votre chambre, jusqu'au matin... Oh! ce pas! Mais je lui parlerai tantôt... Cela n'arrivera plus... Ce pas, jusqu'au matin!

L'ÉTRANGÈRE. — Je m'en vais, à l'instant! Une voiture! Faites descendre mes malles. J'attends...

MADAME, *pleurnichant, sort.* — Soit. Ah! l'année commence mal... Autant fermer la maison tout de suite...

L'ÉTRANGÈRE. — J'attends ici!

MADAME. — Les voisins vont bien rire, quand ils apprendront ça.

(*L'Étrangère est seule.*

Et dans le grand silence elle entend un bruit de pas lents et réguliers, d'abord à l'étage, puis, se rapprochant, dans l'escalier.

Elle écoute, elle tremble, elle a peur.

Elle recule vivement vers la porte de la rue, décidée

à fuir, mais lorsqu'elle l'atteinte, l'autre porte s'ouvre et l'Étranger paraît.

Il est très jeune et peut sembler beau. Mais la passion qui le ravage à ce moment donne à son visage une expression rude et souffrante.

Et les voici, se regardant, debout tous deux et tous deux pantelants comme des victimes.

Long silence.

Enfin elle parle d'une manière lasse et triste et pénétrante.)

L'ÉTRANGERE. — Laissez-moi mon repos... Pourquoi me poursuivre encore et encore? Savez-vous du moins qui je suis? Je n'ai pas voulu. Je ne veux pas vous connaître... Là-bas, j'étais si tranquille, sans désir aucun. Je suis lasse de voyager ainsi... Où irais-je maintenant?... J'espérais m'endormir enfin...

Je n'ai plus de force pour vous fuir... (*Plus bas.*) Je n'ai plus de courage...

L'ÉTRANGER, *lentement*. — Votre voix, je l'entends!... Je suis fou, je suis malade aussi...

(*Avec une force calme et terrible :*)

Vous partirez ce soir et je vous suivrai, sans répit. Demain nous arriverons ensemble dans une autre ville...

Vous partirez ce soir?...

L'ÉTRANGÈRE, *à mi-voix.* — Je n'ai plus de courage.

L'ÉTRANGER, *avec une intensité persuasive.* — Alors, vous resterez, c'est bien. Ne me parlez plus, par bonté : votre voix me dévore. Laissez-moi seul un moment... Allez ; je vous attends ici...

Sortez vite : j'ai peur d'un élan, d'un geste, d'un cri! (*Il dit encore, péniblement :*) Je vous aime tant!

(*Elle va sortir.*)

Vous ne partirez pas?

L'ÉTRANGÈRE, *désespérée, murmure.* — Je n'ai plus de courage...

(*Elle sort.*)

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

C'est le même décor.

Aujourd'hui, la baie est ouverte sur un grand ciel d'azur et de nuages.

L'Étranger est debout contre la lumière, au fond. L'Étrangère lui tourne le dos, étendue dans le fauteuil bas.

Long silence.

Et la porte s'ouvre. Marie-Henriette bondit dans la chambre, toute rose, son chapeau de fleurs à la main.

MARIE-HENRIETTE *rit.* — Je suis venue des dunes jusqu'ici en jouant à la boiteuse, sérieusement. C'est difficile ! Maintenant je ris, pour ma peine... Tous les gens avaient l'air de me plaindre : « Pauvre petite, elle est jolie, c'est dommage... »

(*Elle rit encore et dit ensuite :*)

L'air est serré comme du sable ! Ce soir la mer sera lumineuse.

(*Elle s'arrête après avoir traversé la chambre.*)

Walter n'est pas arrivé ?

L'ÉTRANGER, *bienveillant.* — Non.

MARIE-HENRIETTE, *grave, baisse la tête.* — Il aura été battu...

L'ÉTRANGER. — Sa mère le bat?

MARIE-HENRIETTE. — Oh! non, pas sa mère : sa servante!

(*Avant de sortir elle ajoute, d'un air méchant :*)

Ou bien on lui défend de venir me voir. Il est très obéissant, lui... Mais je me ferai mourir de chagrin!

(*Elle rit d'une manière bizarre et s'en va.*
Silence.
L'Étranger vient s'accouder au dossier du fauteuil où l'Étrangère repose ; et comme elle renverse la tête, lasse et souriante, il lui parle lentement, tendrement, penché vers elle.)

L'ÉTRANGER. — Je ne vois que vos yeux et votre bouche, sous ce voile... Elisabeth! Le fard de votre bouche est trop rouge : c'est joli... Elisabeth. Vous fermez les yeux quand vous êtes heureuse...
La petite Marie-Henriette vous ressemble, n'est-ce pas? Mais vos cheveux sont plus blonds que les siens ; et vos yeux ne sont pas bleus : ils sont violets... Elisabeth!
Oui, la petite fille vous ressemble vraiment. Etiez-vous ainsi à quinze ans? Je pense à vous chaque

fois que je regarde ses mains sans bagues, son cou tiède et son visage d'idole...

(*Elle a baissé la tête, peu à peu.*
Il vient s'asseoir près d'elle.)

Vous avez l'air triste, à présent?

(*Elle sourit.*)

Vous aimez être enfermée ; vous êtes frileuse, je l'ai remarqué... Vous êtes tout de suite fatiguée d'une promenade.

Ne soyez pas triste, surtout, Elisa!

(*Il lui parle de tout près, gaiement, avec une tendresse retenue.*)

S'il vous plaît, je vous conduirai dans un endroit sauvage, que je connais. C'est les dunes pendant des lieues. On ne voit pas la campagne ni la mer : rien que le sable, qui est presque bleu sous le ciel. Elisa! on n'y rencontre que l'ombre des nuages et le vent qui glisse...

Là, tous les jeux sont perdus, et toutes les paroles. Il faut aimer merveilleusement pour y demeurer sans épouvante, tant la vie y paraît brève, entre la naissance et la mort!

Nous serons seuls, nous! avec des lieues de solitude alentour!

(*Il baisse un peu la voix, comme pour se rapprocher.*)

Nous descendrons sur la plage, dans la poudre de coquillages. Nous y laisserons la trace de nos pas, et ceux qui viendront après diront : « Ils marchaient l'un contre l'autre serrés, ici ils se sont arrêtés, là ils ont couru comme des enfants ! »

(*Il la regarde anxieusement.*)

Vous êtes triste, certainement !

L'ÉTRANGÈRE *soupire, sourit et répond d'une voix basse.* — Je suis heureuse... Vous êtes mon ami...

(*Elle semble souffrir et s'inquiète de ce que l'Étranger la regarde curieusement.*)

Ne me regardez pas ainsi...

(*Elle baisse la tête. Silence très court.*)

L'ÉTRANGER. — Vos yeux sont d'un bleu presque rose. C'est à vos yeux que je vous ai connue, Elisa...

(*Elle pose doucement sa main sur le bras de l'Étranger.*)

Je n'ai pas encore vu vos mains, sous ces gants !...

(*Elle retire sa main vivement. Lui se plaint amèrement.*)

Vous êtes habile à me tourmenter !

L'ÉTRANGÈRE, *craintive.* — Soyez prudent !

L'ÉTRANGER *se domine. Il est joyeux encore et très*

jeune. — Je vous regarde! Vous êtes tendre et toute paresseuse, comme une petite maîtresse!...
(*Il dit, toujours plus bas et toujours plus près d'elle :*)

Elisabeth! Quand tu marches dans ta robe légère, tu as l'air de jouer nue contre le courant d'un ruisseau.

L'ÉTRANGÈRE *a peur.* — Vous êtes mon ami, soyez prudent!

L'ÉTRANGER, *s'exaltant.* — Il vient de toi un parfum plus brûlant que le goût des amandes amères!
(*Elle se redresse brusquement et le regarde tout droit.*)

L'ÉTRANGÈRE. — Prenez garde! je vous en supplie.
(*Un temps très court et très marqué.*)

L'ÉTRANGER. — Vous êtes habile à me tourmenter!
(*Mais elle défaille, il s'empresse.*)

Elisabeth! qu'y a-t-il?... Elisa?

L'ÉTRANGÈRE, *se maîtrisant.* — L'air est chargé d'orage. Je suis suffoquée, parfois, simplement...
(*Elle se rassied. Et, comme il ne cesse de l'examiner avec une curiosité intense, elle se trouble.*)

Vous ne sentez pas l'odeur âcre du vent?

L'ÉTRANGER *l'observe et répond nettement.* — Non!
(*Silence. Elle n'ose le regarder et balbutie :*)

A quoi pensez-vous? Ne me laissez pas dans ce silence.

L'ÉTRANGER, *tourmenté.* — Il y a quelque chose en vous que je ne comprends pas.

L'ÉTRANGÈRE, *s'essayant à sourire.* — Conduisez-moi jusqu'au bout de l'estacade. Je suis lasse. La fraîcheur de l'eau me guérira.

(*Mais il demeure debout devant elle, immobile. Il est désolé maintenant, amer et désolé, mais toujours pénétré d'une pitié profonde.*)

L'ÉTRANGER, *avec une lenteur et une intensité redoutables.* — Depuis un mois, j'entends chaque nuit la mer qui monte et qui descend sur le sable. Le bruit de toutes les vagues emplit ma chambre, chaque nuit. Je n'ai plus de sommeil...

L'ÉTRANGÈRE, *douloureusement.* — Prenez garde, encore une fois !

L'ÉTRANGER. — Je reste sur le balcon pendant des heures. Il n'y a, dans le noir, que le dessin de votre fenêtre éclairée, ici, et trois feux ou quatre, très loin, sur l'eau. J'entends votre pas dans la maison. Je me penche au dehors : trop tard. Vos rideaux sont tirés.
Puis tout s'éteint, et c'est la giboulée des étoiles, au-dessus!

Elisabeth! Je n'ai plus de sommeil...

(*Un temps.*)

Je rentre dans ma chambre si le vent est trop souple et trop tiède contre moi ; je me couche et le tourment commence!...

L'ÉTRANGÈRE, *désolée aussi.* — Vous allez encore nous déchirer l'un et l'autre!

L'ÉTRANGER, *brusquement, clame avec fureur.* — Mais pourquoi vous êtes-vous arrêtée ici?

L'ÉTRANGÈRE *a un grand cri de douleur et de révolte.* — Oh! je vous plains, d'être tellement injuste!

(*Ils sont debout, face à face.*)

Pendant trois mois, sans répit, vous m'avez chassée de Salerne où je m'endormais, de Rome où j'étais si tranquille...

L'ÉTRANGER *veut l'interrompre.* — Oui!

L'ÉTRANGÈRE. — ... de Genève, de Vienne, sans répit!

L'ÉTRANGER. — Oui!...

L'ÉTRANGÈRE. — ...d'Ostende, où j'avais peur déjà...

L'ÉTRANGER. — Oui, oui!

L'ÉTRANGÈRE. — Chassée et poursuivie!

L'ÉTRANGER. — Soit!

L'ÉTRANGÈRE, *sans force.* — Vous me faites ma inutilement... Ici même, j'ai voulu partir...

(*Arrêt.*)

L'ÉTRANGER. — Et maintenant?

(*Un autre arrêt.*)

L'ÉTRANGÈRE, *d'une voix sourde.* — Je n'ai plus de courage...

(*Il s'élance vers elle, éperdu. Elle s'épouvante et crie :*)

Je vous hais!

L'ÉTRANGER, *arrêté, sauvage.* — Vous mentez!

(*Elle a un geste de révolte, puis elle frissonne, se rassied et dit, plaintivement :*)

L'ÉTRANGÈRE. — Oui, je mens...

(*Il la regarde avec compassion.*)

Je mens souvent, sans raison. Je sais que vous me découvrez, à chaque fois, et je continue. Je ne puis pas m'en défendre... Je mens, oui... J'ai honte...

(*Elle s'humilie, sourit tristement.*)

Pardonnez-moi...

(*Alors il approche du fauteuil qu'elle occupe, s'y appuyant, tournant autour, penché vers elle qui se détourne.*

Il craint d'être écouté et regarde souvent du côté des portes avec inquiétude, mais il ne peut parler bas malgré qu'elle l'en prie.

C'est à ce moment que Fideline, descendue sans bruit de l'étage, s'arrête pour entendre derrière la porte de l'escalier qui est grande ouverte.)

L'ÉTRANGER. — Fragile comme vous êtes, et tant aimée, Elisabeth, j'ai envie de vous étouffer entre mes bras, pour nous venger l'un de l'autre!

L'ÉTRANGÈRE, *comme traquée.* — Parlez plus bas!

L'ÉTRANGER. — A cause de vous, je suis devenu faible et tourmenté. Regardez-moi : j'ai séché sur les os! J'ai froid et chaud dans la même minute sans que le vent ait tourné! Et vous faites semblant de ne pas vous en apercevoir, plus perfide qu'une fillette qui se sent admirée!

L'ÉTRANGÈRE *balbutie.* — Pardonnez-moi... Pardonnez-moi...

L'ÉTRANGER. — A peine je vous ai quittée, le soir, le souvenir de vous me prend comme un lasso, derrière la porte refermée. Vous êtes là, Elisabeth, mais toute abandonnée. Je crois sentir contre moi la chaleur de votre robe dont je connais chaque pli...

(Elle est comme écrasée sous cet amour. On voit

remuer ses lèvres, continuellement. Elle murmure, si bas qu'il ne l'entend point :)

L'ÉTRANGÈRE. — Je vous aime... Je vous aime...

L'ÉTRANGER. — ... et je cours m'enfermer avec votre image!...

Je ne suis pas endormi, si je m'endors, que déjà je rêve de cette robe qui depuis trois mois me traîne après elle... En imagination, je la soulève avec toutes sortes d'attendrissements!

L'ÉTRANGÈRE, *un peu plus haut, mais à peine.* — Je vous aime, je vous aime...

L'ÉTRANGER (*il lui prend une main au poignet*). —Je devine, je crois voir, — je vois! — Elisa, tes jambes élancées qui m'ont troublé tant de fois, quand tous les plis de ta jupe s'assemblaient entre tes genoux...

L'ÉTRANGÈRE. — ... Je vous aime... Je vous aime...

L'ÉTRANGER, *l'attirant lentement.* — ... tes hanches dont le balancement me berçait tout entier lorsque tu m'approchais, ou qu'arrêtée, tu continuais à marcher en moi...

L'ÉTRANGÈRE, *toujours détournée.* — ... Je vous aime... Je vous aime...

L'ÉTRANGER, *toujours plus près d'elle.* — ... Tes

seins hauts, tes bras qui ont l'odeur et la douceur d'une fourrure!...

(*Elle se tourne vers lui, affolée.*)

L'ÉTRANGÈRE. — Je vous en supplie, taisez-vous!

L'ÉTRANGER. — Non, non, il est trop tard, tu sauras tout, cruellement!

(*Il lui saisit les poignets, l'adosse au coude du fauteuil, la renverse peu à peu, et ainsi, un genou sur le siège, il lui parle au visage. Elle se débat.*)

Mon désir s'est enroulé à toi depuis le bout de tes petits pieds jusqu'à la pointe de ton menton! Si je m'endors, tu rôdes dans mon sommeil comme une danseuse impudique!

L'ÉTRANGÈRE *gémit.* — Lâchez mes mains, vous me faites mal!

L'ÉTRANGER. — Je te déchire avec mes ongles, je mords ta bouche! Ma curiosité s'exténue à découvrir des endroits de ton corps que je n'atteins jamais.

L'ÉTRANGÈRE. — Vous me faites mal!

L'ÉTRANGER. — Dans mes rêves j'entends passer les servantes devant ma porte et ma fièvre les mêle à notre débauche!

(*Elle se débat, il la maintient.*)

Je leur prête ton visage!

L'ÉTRANGÈRE, *frissonnante.* — Oh! j'ai honte, j'ai honte!

L'ÉTRANGER. — J'en suis venu — est-ce possible? C'est vrai, oui, vrai tout à fait, — à regarder Zulma, la plus lâche et la plus négligée, avec convoitise! Et le matin, comme si tu sortais de ma nuit mauvaise, je te retrouve flétrie, fatiguée, vieillie, presque laide!

(Elle sanglote soudain et ne se débat plus. Il lui prend le visage à deux mains. Il est très malheureux et lui dit avec une grande douceur :)

Ce désir est en moi comme les os dans ma chair, il porte toute ma vie!

(Il va lui baiser la bouche, mais ils entendent du bruit derrière la porte de l'escalier et se redressent. Ils regardent un moment de ce côté, écoutent encore, s'éloignent l'un de l'autre.

Dans ce silence, Fideline, sollicitée, pousse la tête pour voir et, découverte, se rejette instinctivement en arrière. Elle attend.

L'Étranger va la déloger. Il est ahuri.)

L'ÉTRANGER. — Ah? vous écoutez aux portes, vous? Oui, oui, vous épiez... soit, j'en parlerai à Mme Mercenier...

L'ÉTRANGÈRE, *d'une voix blanche.* — Conduisez-moi jusqu'à l'estacade, voulez-vous?

(*Elle se dirige vers la porte de la rue. Il la suit.*)

L'ÉTRANGER, *furieux.* — C'est trop fort! on écoute aux portes, ici! Chasser, je la ferai chasser!

(*Fideline est demeurée stupidement en place, blême, muette, les yeux mauvais.*

Elle se reprend alors et dit, avec une impudence brutale :)

FIDELINE. — Non! je n'écoute pas aux portes! Non, je n'écoute pas aux portes! J'ai d'autre besogne.

(*Mais ils sont sortis sans se retourner. Elle hausse les épaules et lance, avec un rire grossier :*)

Faiseurs d'embarras!

(*Ensuite elle court à la porte de l'escalier et appelle :*)

Zulma! Zulma!

LA VOIX DE ZULMA, *en haut.* — C'est moi, oui...

FIDELINE, *jubilant.* — Ecoutez! Dépêchez-vous! Venez ici! Descendez vite!

(*Elle va à la porte de la rue épier encore tandis qu'on entend :*)

ZULMA, *radotant dans l'escalier.* — Vite, vite, vite? Qu'est-ce qui brûle? Je descends, oui, j'ai raison de le dire... Je descends, on ne peut guère plus.

FIDELINE *fait signe à quelqu'un qui, au dehors, approche sans doute, car elle crie.* — Vous les avez vus?

ZULMA, *dans l'escalier.* — Vite, vite? Je pourrais me laisser rouler jusqu'au bas, c'est sûr... Mais pour descendre, j'ai descendu...

FIDELINE *s'écarte pour laisser entrer une voisine.* — Je me doutais depuis le premier jour qu'ils étaient ensemble!

(*A Zulma qui entre en radotant :*)

Qu'est-ce que vous dites?

ZULMA, *placide.* — Je dis : « Tais-toi, Zulma, tu es une bavarde. »

Il y a le feu quelque part?

FIDELINE *rit grossièrement.* — Sous vos cottes, ma fille, il y a le feu sous vos cottes! (*A la voisine.*) Elle n'est pas belle, avec sa petite tête et ses grands pieds, — et malgré tout il faut aller tendre des draps frais sur votre paillasse, Zulma, l'Étranger va vous faire visite!

ZULMA *pouffe.* — Elle ment, elle ment!

LA VOISINE, *toute écarquillée.* — Est-ce vrai?

FIDELINE, *méprisante.* — « Je regarde Zulma, la plus lâche, avec convoitise ». C'est tellement ses paroles que je lui ressemble quand je les dis!

ZULMA, *intimidée, baisse la tête. Elle est près des larmes.* — Est-ce ma faute aussi? Comment lui dire non, à celui-là, s'il me demande?

(*La voisine et Fideline éclatent de rire. Zulma soupire :*)

Pourquoi êtes-vous si méchantes? C'est vous qui me rendez bête...

UNE AUTRE VOISINE *surgit.* — Ils sont sortis, tous les deux?

FIDELINE. — Ils sont ensemble, oui! Je m'en doutais depuis le premier jour.

(*D'autres voisines, invitées, d'un geste, par la dernière venue, entrent. Parmi elles se trouve la femme avec laquelle Fideline disputait lors de l'expulsion du baron Cazou.*

Celle-là restera près de la porte.)

Je descendais, figurez-vous, sans penser à mal. Je descendais de ma chambre, en chantant, si je me souviens... Je ne savais pas qu'ils étaient ici, elle et lui, comment le deviner? et sans penser à mal je chantais... Demandez à Quasiment si je mens.

(*Zulma rit. Elle hausse les épaules dédaigneusement.*)

Mais j'entends des voix qui disputent derrière cette porte. Qu'auriez-vous fait?

ZULMA ET LES VOISINES, *simplement.* — Écouté.

FIDELINE. — Certainement, je suis restée sur l'escalier ; mais ce n'est pas moi, je vous assure : c'est mon oreille qui me retenait.

(*Elle rit.*)

Il inventait des mots impossibles, et ci et là, pour expliquer qu'il veut bêtement coucher avec elle! Comme s'ils allaient faire un enfant plus haut que la ceinture!

(*Hilarité.*)

UNE VOISINE. — Et elle?

FIDELINE. — Elle pleurait!

(*On n'a pas le temps de rire. Quasiment entre, en toilette de ville, son livre de prières dans un mouchoir de mains.*)

Qu'est-ce que c'est? Ah! ah! toujours des commérages!... oui, des pies, voilà ce qu'elles sont, des pies, quasiment...

(*On rit.*)

Que dites-vous de bavarder? Quoi? Moi, je vais bavarder avec le bon Dieu, ah!

ZULMA, *toute réjouie.* — Elle ne peut entendre que lui!

LA VOISINE (*celle qui disputait avec Fideline, au premier acte*). — Elle entend aussi Fideline chanter!

(*Elle crie à l'oreille de Quasiment :*)

Fideline chantait dans l'escalier, tout à l'heure, n'est-ce pas?

(*On rit.*)

FIDELINE, *furieuse.* — Pourquoi venez-vous ici, vous, vous ?

(*Elles se défient du regard.*)

QUASIMENT. — Que dit-elle ? (*Elle les chasse devant elle.*) Allez, allez ! la besogne est terminée, ramasse-poussières ! Allez !...

(*Elle se tourne vers les rieuses.*)

Moquez-moi, je sais ce que je sais, radoteuses ! (*A la voisine :*) Vous n'avez rien volé ? Elle n'a rien caché sous son tablier ? (*Elle lui soulève le tablier.*) Sous sa jupe ? (*Elle veut soulever la jupe. Rires.*) Pies que vous êtes ! Quoi ?

(*Elle les pousse devant elle, les fait sortir.*)

FIDELINE *se venge.* — Si elle a caché quelque chose sous sa jupe, tous les garçons du voisinage sauront qu'elle est voleuse !

(*Elle rit méchamment.*

Fideline et Zulma restent seules avec la voisine, la première venue, qui a échappé à l'autorité de Quasiment.)

LA VOISINE, *regardant au dehors.* — Regardez là-bas, au bout de la rue : voilà le vieux Cazou avec sa suite !

FIDELINE. — Le vieux Cazou avec sa cour. Il vient ici chaque matin, rôder.

LA VOISINE. — Il est tout à fait détruit, maintenant.

FIDELINE *rit.* — Oui, c'est la sauce qui tient les morceaux! Les gens se roulaient à terre, dernièrement, et se battaient sous sa fenêtre, pour ramasser des pièces d'or qu'il semait.

LA VOISINE. — Des pièces d'or, Jésus-Maria!

FIDELINE. — Je ne le croirais pas si je l'avais vu, mais on me l'a raconté. Depuis, il est toujours suivi des pires vauriens du port. Il sera étranglé par eux, un de ces jours.

LA VOISINE. — Il connaissait l'Étrangère, lui?

FIDELINE, *préoccupée.* — Oui!...

ZULMA, *gaiement.* — Dimanche, il a arraché un gâteau des mains d'un petit garçon, d'un petit! Ils ont disputé tous les deux comme des hommes. Ils ont pleuré et fait des grimaces l'un devant l'autre ; c'était un vrai théâtre sur la digue!

FIDELINE, *brusquement.* — Oui! Il arrive à point aujourd'hui!... Je vais l'interroger ; s'il me dit qui est cette femme, je lui rendrai son bâton.

LA VOISINE, *amusée.* — Il est près d'ici. Moi, je pars, il me fait peur ; vous m'expliquerez toute l'histoire.

La Voix de Cazou, *au dehors.* — Rendez-moi mon bâton...

Fideline. — Oui, allez vite ; je vous rappellerai... Au revoir.

La Voisine, *au moment de sortir.* — Il est là, devant la porte.

(*Elle sort.*)

La Voix de Cazou. — Rendez-moi mon bâton, Fideline...

Fideline, *à Zulma.* — Vous m'avertirez si Madame approche, Zulma ; sans faute, ou je vous secoue !

(*Elle est au seuil et crie :*)

Vous n'êtes pas honteux, fainéants, de tourmenter ce pauvre homme ? Entrez ici, monsieur Cazou... Je préviendrai la police, entendez-vous, mauvais sujets ! Entrez, entrez !...

(*Elle le tire par le bras pour l'aider à monter.*)

Cazou, *inquiet, sourit pourtant.* — Ah ! ce n'est pas une farce, ma petite Fideline, une farce, que vous me faites ?

Fideline *rit.* — Non, non... (*Vers la rue.*) Si l'on ne vous surveille pas, vous autres, vous lui couperez le cou, n'est-ce pas ? (*Elle referme la porte.*) Pourquoi leur donner de l'argent aussi ?

CAZOU *se plaint.* — Il est abandonné de tous, le baron Cazou, le pauvre... Rendez-moi mon bâton, je vous prie... Il est si fatigué, toujours, toujours... Mon lit est peut-être trop dur?

(*Zulma rit.*)

FIDELINE, *pleine de sollicitude.* — Voyez-le : ses habits sont couverts de sable! Est-ce permis? Vous êtes tombé?

(*Elle nettoie ses vêtements, les secoue à petites tapes.*)

CAZOU *a un rire puéril.* — Ah! oui, oui, oui, oui, oui... tombé... C'est le vent, sur la digue, qui m'a renversé... (*Il a un regard étonné.*) Il est fort, aujourd'hui, le vent!

FIDELINE *rit.* — Pas trop fort... (*Elle le palpe.*) Il ne vous a rien cassé... Là, je suis gentille, dites-le?

CAZOU, *avec son rire enfantin.* — Ah! oui, oui, gentille... (*Puis.*) Mais vous me rendrez mon bâton? Pas un autre, non, celui-là, Fideline, le mien...

FIDELINE. — Ecoutez-moi...

CAZOU *se fâche.* — Non, non, je veux celui-là, ah! Je paierai à boire aux vagabonds, pour qu'ils viennent vous battre! (*Aussitôt il sourit craintivement.*) C'est une farce!... (*Et il pleure, niaise-*

ment.) Rendez-le moi... Je vous mettrai sur mon testament, ingrate!...

FIDELINE, *nettement.* — Vous l'aurez aujourd'hui, tout de suite même, si vous me dites qui est cette femme!

CAZOU, *ahuri.* — Ah? tout de suite?... Quelle femme?

FIDELINE. — Elisabeth!

(*Fideline, et Zulma qui l'encourage du geste, échangent un regard curieux. Elle répète* :)

Elisabeth! vous savez bien?

CAZOU *ne sait plus rien. Il se torture à comprendre.* — Non, non, je ne sais pas... Vous me brisez la tête... Ah! misérable, misérable... Il n'a plus rien à lui, le baron Cazou, que son argent... (*Il regarde Fideline d'un œil implorant.*) Non, je ne sais pas... J'ai tout oublié, voilà... J'ai été malade, n'est-ce pas? (*Avec une gravité bizarre.*) Oh! très malade.

FIDELINE, *froide et méprisante.* — Vous faites l'imbécile, monsieur le baron! (*Mais vite elle redevient empressée.*) Reposez-vous un peu. Non, non, il ne faut pas vous asseoir, on pourrait venir.

Elisabeth, Elisabeth? E-li-sa, souvenez-vous : la princesse, vous disiez?

CAZOU *rit.* — Ah! oui, oui, oui, oui, oui, la princesse... (*Il cherche.*) On en parlait...

FIDELINE, *avide.* — Où? Quand?

(*Elle jette un rapide coup d'œil d'intelligence à Zulma qui a un visage de curiosité amusée, immobile comme un masque.*)

CAZOU. — Où? quand?... (*Il gémit.*) Je ne sais plus rien, plus rien...

FIDELINE, *âpre, après un temps, très court :* — Elle est encore ici? La princesse. Mme Fersen, Fersen. Fer-sen... Elisabeth?

CAZOU, *stupide.* — ... rien, rien... rien...

FIDELINE, *soupirant.* — J'en ai chaud! (*Elle rit, puis dit à Zulma :*) Allez guetter madame.

CAZOU, *suppliant.* — Mon bâton, Fideline, et je m'en irai.

(*Zulma sort silencieusement, très gaie. Fideline et Cazou restent seuls.*)

FIDELINE, *tout près de Cazou.* — N'a-t-elle pas donné un faux nom, ici?

CAZOU *rit encore, stupidement.* — ... Un faux nom? Ah! oui, oui, peut-être...

FIDELINE, *flatteuse, équivoque.* — Vous avez été son amant, dites? Son amant, vieux matou! (*Elle rit.*) On voit à votre nez que vous étiez fou, dans votre temps, et beau, certainement!

CAZOU. — Rendez-moi...

FIDELINE. — Son amant, n'est-ce pas, son amant? Je ne le répéterai à personne, soyez tranquille... Je vous aime bien, moi, vous le savez... Son amant? Il y a quatre ans vous viviez encore avec elle, sans doute? En effet, je crois vous avoir vus ensemble. Oui ou non?

CAZOU. — Je vous prie, Fideline...

FIDELINE. — Oui, je vous le promets! (*A voix basse.*) J'irai habiter avec vous, si vous répondez ; je vous dorloterai... Mais, qui est Elisabeth? Elisa?... Comme si je ne remarquais pas que vous tourniez autour de moi, vieux galant! (*Elle rit.*) A votre âge!...
N'importe, avouez-le moi : elle était votre maîtresse?

CAZOU *rit.* — Mon âge... Ah! ah! quel âge? (*Il cherche à se rappeler et est ensuite très étonné.*) Dites-moi mon âge, je l'ai oublié aussi...

(*Elle ne répond pas, crispée de fureur. Il supplie.*)
Mon bâton...

FIDELINE, *brutale.* — J'en ferai du bois pour mon feu!

CAZOU, *en colère.* — Ah! oui... ah! oui? on verra!

Et moi, je donnerai de l'argent, moi, pour qu'on vous crève les yeux, moi!...

ZULMA *accourt.* — Madame vous appelle!

FIDELINE, *à Cazou, vivement.* — Taisez-vous, c'est pour rire! (*A Zulma.*) J'arrive... (*Zulma repart.*) Ne criez pas!

CAZOU *pleure.* — Vous n'avez pas le droit de brûler, de brûler ma béquille.

FIDELINE, *contenant son dépit.* — Pour la dernière fois, qui est cette femme? Je vous le demande pour la dernière fois...

CAZOU, *les deux mains à la tête, torturé.* — Ha! j'ai trop mal!... Vous me faites mourir...

FIDELINE *éclate.* — Ah! oui... ah! oui, vieux singe? Je te fais mourir, oui? Eh bien, tant mieux! tant mieux, tant mieux!

(*Elle le secoue.*)

Mais pas de cris, ici : va accoucher de ton âme ailleurs!

ZULMA *accourt.* — Fideline, Madame vous cherche!

FIDELINE *s'enfuit.* — Jetez-le dans la rue! J'en ferai un balai de ton bâton! (*Elle rit.*) Poussez-le dehors! (*On entend.*) Un balai!...

ZULMA *crie.* — Merci! Merci bien!... Qu'il sorte comme il est venu!

(*Elle disparaît dans l'escalier, le laissant là, craintif et balbutiant.*)

CAZOU. — Ah? un balai, méchante, méchante fille... (*Il se dirige vers la porte.*) Chère petite Fideline, ne me grondez pas...

(*L'Étrangère entre à ce moment et le regarde avec une curiosité épouvantée.*)

Je reviendrai demain, oui, ou après, un jour ou l'autre... Ne le battez pas...

(*Il s'en va.*)

Triste Cazou, malheureux Cazou, abandonné de tous, le pauvre homme...

L'ÉTRANGÈRE *lui demande à voix basse, tremblante, les yeux grands d'horreur.* — Cazou?... Vous êtes vraiment Cazou, vraiment le baron Cazou, vraiment?

CAZOU *la regarde et rit.* — Ah! oui, oui, oui, oui, oui. Cazou... (*D'une gravité puérile :*) J'ai des papiers d'identité...

L'ÉTRANGÈRE *frissonne.* — Vous ne me reconnaissez plus?

(*Marie-Henriette entre et assiste à cette étrange confrontation.*

Cazou regarde l'Étrangère avec une curiosité inquiète que sa mémoire n'apaise plus.)

CAZOU. — Oui, oui... on en parlait... on en parlait, quand il était vivant... (*Il gémit.*) Ha, ma tête... Pourquoi me fait-on mal?

(*Il sort en geignant.*)

L'ÉTRANGÈRE, *épouvantée.* — Vous ne me reconnaissez plus! Vous ne me reconnaissez plus! (*Elle le rappelle.*) Frédéric! Frédéric!

CAZOU *n'entend rien.* — Il n'a plus rien, plus rien à lui, que son ombre à terre... (*Il parle à son ombre, fait claquer ses doigts.*) Ici, ici, ombre de moi, chien fidèle! A droite, à gauche, tourne, saute, cours, va, noir Médor...

(*Il est sorti.*

L'Étrangère vient s'asseoir à contre-jour dans le fauteuil bas, droite, égarée, grelottante.

Marie-Henriette traverse la chambre, va fermer la porte de la rue et revient lentement près d'elle, tout près.

Long silence.

Et soudain, l'Étrangère s'accroche à elle nerveusement, désespérément et se plaint d'une voix déchirante.)

L'ÉTRANGÈRE. — Marie-Henriette! Marie-Henriette!

chère petite fille, douce et joyeuse enfant, console-moi, je te le demande, ô console-moi, console-moi!... Je suis si faible pour ma peine, Marie-Henriette! Il y en a tant en moi, tant de peine en moi!...

(*Elle relève son voile et tend vers la fillette son visage éclairé de douleur.*)

Regarde : as-tu pitié?... Je suis peinte comme une poupée! Regarde, je suis peinte, fardée, maquillée, tu vois? Comme une poupée! Je suis vieille, Marie-Henriette, vieille! je suis une vieille femme!

(*Elle laisse retomber son voile.*)

As-tu pitié de moi, chère petite fille?

(*Elle pleure. Silence.*)

MARIE-HENRIETTE, *timidement, avec une grande douceur, presque bas.* — Ma mère est un peu vieile seulement ; elle a déjà les cheveux tout blancs (on dit que c'est d'un rêve qu'elle a fait). Vos cheveux sont blonds, comme les miens...

(*Ce sont des paroles perdues.*
L'Étrangère refoule son lourd chagrin et parle d'une voix faible et meurtrie.)

L'ÉTRANGÈRE. — Avec quels soins j'essaie de tromper les miroirs, moi seule le sais! Je crains la lumière, et le vent, et la pluie qui gâteraient mon fard!...

C'est misérable, n'est-ce pas? Je n'ose plus relever mon voile et j'attends la nuit pour pleurer! Console-moi...

(*Les sanglots la déchirent.*)

Mes yeux n'étaient pas si clairs, leur couleur a passé... Et si tu voyais mes mains, sous ces gants, mes pauvres mains! tu me plaindrais, certainement... Les bagues ont glissé une à une de mes doigts. Je te les donnerai, si tu veux...

(*Silence.*)

MARIE-HENRIETTE, *sans dessein.* — Je n'ai qu'une bague, moi, celle-ci, avec sa petite fleur bleue qui porte bonheur...

L'ÉTRANGÈRE, *suffoquée.* — J'ai été si belle autrefois... Tout mon chagrin est là, tout mon regret vient de là... Je croyais que c'est être assez qu'être si belle!

Je ne regrette pas telle chose ou telle autre, mais des jours sans aventure, des jours... Je faisais la vie heureuse rien qu'à marcher dans l'air. Des jours...

Il y avait des pluies tièdes dans la poussière, des rues noires couvertes de ciel, et des lanternes toutes seules, et une rose sur le gazon, qui éclairait... Je me rappelle. L'ombre des branches à terre, une feuille sèche qui roulait... Je me rappelle! et des

petits nuages, l'un après l'autre, qui s'en allaient lentement, avec mon cœur...

(*Elle pleure.*)

Maintenant, tout m'est tristesse et regret...

Pourquoi ne dis-tu rien?

(*Elle serre la petite fille contre elle avec désespoir.*)

Si j'avais eu à moi une petite fille comme tu es, je serais peut-être moins désolée... Elle aurait gardé ma jeunesse, la mienne...

Ses yeux seraient les beaux jours que j'ai vus, sa bouche les paroles que je disais quand j'étais tant aimée! Sa chair serait la joie que j'ai eue...

Une petite fille comme tu es, tellement jolie qu'elle me remercierait!

(*Elle a peur, soudain.*)

Et c'est perdu! Je vais mourir à jamais, sans Dieu et sans enfants, tout entière! J'ai peur, Marie-Henriette, console-moi!...

(*Silence. Elle semble bercer son immense regret.*)

Sur les jardins où j'ai joué quand j'avais ton âge, il y a des maisons aujourd'hui, et le petit cimetière d'alors est comme une ville aussi...

(*On entend :*)

LA VOIX DE WALTER, *au dehors.* — Marie-Henriette!

(*Marie-Henriette tourne la tête, mais n'ose quitter l'Étrangère qui n'a pas entendu.*)

L'ÉTRANGÈRE. — Demain, je partirai d'ici... Je te dis adieu, douce enfant. (*Elle sourit tristement.*) J'aurais aimé vivre longtemps dans cette maison, auprès de toi... Hélas, il me faut fuir encore! Fuir quoi?

LA VOIX DE WALTER. — Marie-Henriette!

L'ÉTRANGÈRE. — Adieu, petite amie. Tu ne seras pas éveillée, demain, quand je partirai.

LA VOIX DE WALTER, *plus haut*. — Marie-Henriette!

(*L'Étrangère a entendu, cette fois. Elle lève la tête, écoute encore.*)

MARIE-HENRIETTE *sourit timidement*. — C'est Walter. Il m'appelle...

L'ÉTRANGÈRE. — Oh! va, ma chérie. (*Elle se lève.*) Va, je te dis adieu, va...

(*Elle sort, brisée.*)

LA VOIX DE WALTER. — Marie-Henriette! Marie-Henriette!

(*Marie-Henriette attend que l'Étrangère soit partie, puis elle soupire et bondit à la baie.*)

MARIE-HENRIETTE, *à Walter qu'on ne voit pas, d'une voix tendre, légère et un peu triste*. — C'est toi?

Bonjour, Walter! Je suis contente! Bonjour, Walter, cher petit Walter, bonjour!

LA VOIX DE WALTER. — Tu ne répondais pas?

MARIE-HENRIETTE, *très légèrement*. — Je n'avais pas entendu, sans doute! Bonjour, bonjour! Il est bien tard ; je croyais que tu ne viendrais plus, jamais plus! Je suis contente! Tu as été battu? Monte sur le banc!

(*Walter paraît à mi-corps derrière la baie. Il a l'air triste.*)

Oh! comme la mer est haute, derrière toi!

(*Court silence. Ils se regardent. Alors elle demande:*)

On t'a défendu de venir me voir?

WALTER, *sombre*. — Je viens quand même!

MARIE-HENRIETTE. — Il est très tard... Tu as été battu?

WALTER *soupire*. — Non... Je suis allé m'asseoir au bord de l'eau, pour voir...

MARIE-HENRIETTE. — Voir quoi? Tu as été battu? Voir quoi?

WALTER, *embarrassé*. — Je ne sais pas... Une sirène, peut-être...

MARIE-HENRIETTE *rit*. — Oh! oh! Il n'y a pas de sirènes!

WALTER, *brusque*, — J'en ai vu une, hier!

MARIE-HENRIETTE, *étonnée*. — Comme tu es fâché!

WALTER, *sombre*. — Si tu te moques encore de moi, je m'en vais!

(*Il soupire et explique à voix basse*:)

Là-bas, devant les dunes. Je crois que c'en était une. Je n'en suis pas certain. Comme un chien de mer, tout blanc et nu, ça nage...

MARIE-HENRIETTE, *inquiète*. — Il n'y a pas de sirènes!

WALTER, *brutal*. — Il y en a, je te dis : je l'ai lu!

MARIE-HENRIETTE, *près de pleurer*. — Pourquoi es-tu si méchant?

WALTER, *rêveur, baissant la voix*. — Elles sont belles et chantent pour entraîner les voyageurs au fond de la mer, dans une ville...

MARIE-HENRIETTE, *très bas aussi*. — Elle t'a appelé, hier, celle-là?

WALTER. — Je crois... ou c'est le vent.

(*Court silence.*)

MARIE-HENRIETTE, *tremblante*. — Elle nageait?

WALTER. — Oui, la mer était plus haut que moi, gonflée... Et celle que j'ai vue, approchait, approchait!

(*Il a pris le bras de Marie-Henriette qui écoutait, hallucinée. Elle pousse un petit cri d'effroi.*)

WALTER, *effrayé aussi.* — Qu'y a-t-il?

(*Elle baisse la tête et ne répond pas. La porte de la rue s'ouvre et Quasiment paraît.*)

MARIE-HENRIETTE, *rassurée, rit.* — Il n'y a pas de sirènes!

WALTER, *furieux.* — Tu mens!

MARIE-HENRIETTE, *caressante, supplie.* — Dis qu'il n'y en a pas, cher Walter, tu me fais peur!

(*Quasiment a seulement traversé la chambre. Elle a disparu.*)

WALTER, *hésitant, timide et doux.* — Laisse-moi t'embrasser, je le dirai...

MARIE-HENRIETTE, *tristement.* — Non! tu es trop méchant aujourd'hui!

(*Il la regarde avec tendresse. Court silence.*)

WALTER, *des larmes plein les yeux.* — Pourquoi ne veux-tu pas mourir avec moi, Marie-Henriette? (*Court silence.*)

MARIE-HENRIETTE, *à voix basse.* — Je n'ose pas encore...

WALTER, *sauvage et désolé.* — Mourir avec moi, mourir avec moi!

MARIE-HENRIETTE *s'est assise sur le bord de la baie. Elle se plaint d'une voix chantante.* — Je veux,

mais je n'ose pas encore... Ne sois pas si impatient, mon cher ami... J'aurai peut-être du courage bientôt... Vivons encore, je t'en prie, un jour, ou deux, ou trois...

WALTER *secoue la tête.* — Comment vivre? Oh! je voudrais aimer une fois tellement, que je n'aimerais plus chaque jour!

MARIE-HENRIETTE. — Aimer quoi? Les gens ensemble, la terre et les étoiles, tout ce qu'on voit?

WALTER. — Non, ce n'est pas encore assez!

MARIE-HENRIETTE, *avec un charmant sourire.* — Hélas! je n'ai rien de plus! Ne pleure pas, mon cher petit Walter... (*Il détourne la tête, le regard fixe. Elle rit.*) Ton menton tremble, tu vas pleurer! (*Il veut la quitter, elle le retient.*) Oh! Walter! Non! Mon cher ami! Je t'aime de tout mon cœur!

WALTER. — On nous séparera.

MARIE-HENRIETTE. — Si j'étais vieille, tu ne m'aimerais plus... Mais vivre deux jours ou trois, une semaine... Je serai encore jolie, l'année prochaine... Si j'étais morte, il pleuvrait sur moi...

WALTER, *obstiné.* — On nous séparera, je le sais!

MARIE-HENRIETTE, *dolente.* — Attends un jour, Walter, un seul, un petit jour... J'aurai peut-être

du courage demain... Quelquefois, le soir, je me couche toute raide, je tire le drap sur mon menton, et je regarde entre mes paupières, pour voir ma mort dans le miroir.

Alors je pleure et je m'endors aussitôt...

Mais je n'ose pas encore... L'année prochaine j'aurai quinze ans seulement...

WALTER, *passionné*. — Non, non! je ne veux plus attendre! Tu dois mourir avec moi, avec moi, tu dois!

(*Quasiment rentre et va silencieusement mettre l'ordre dans une armoire. Malgré qu'elle soit sourde, les deux enfants, en sa présence, parlent plus bas. Marie-Henriette pleure.*)

J'irai ce soir au bassin, à huit heures. Tu viendras, Marie-Henriette? Je t'attendrai...

MARIE-HENRIETTE. — Cher petit Walter, non, je n'irai pas. Pardonne-moi, mais je ne veux pas mourir aujourd'hui.

WALTER. — Et si l'on nous sépare? Viens avec moi, tout de suite, je te montrerai l'endroit que j'ai choisi. L'eau n'est pas profonde. On voit l'herbe au fond, Marie-Henriette. Tu n'auras pas très peur...

MARIE-HENRIETTE. — Pourquoi me fais-tu tant de

mal? Non, non, va-t'en... Tu ne m'aimes pas beaucoup...

WALTER, *têtu*. — Oui, je t'attendrai ce soir!

MARIE-HENRIETTE. — Je ne viendrai pas. Pardonne-moi d'avance, je ne viendrai pas!

WALTER, *brusque*. — J'irai seul, c'est bien!...

(*Il saute du banc et disparaît.*)

MARIE-HENRIETTE *le rappelle*. — Oh! non, pas seul, Walter! Reviens!... Demande à Julia, si elle veut mourir avec toi!... Walter! Je n'irai pas! Reviens!

(*Une porte s'ouvre. Marie-Henriette se laisse glisser au dehors. On entend sa voix dans la rue* :)

Je n'irai pas! Attends-moi, Walter!...

(*Mme Mercenier entre. Elle a vu s'enfuir Marie-Henriette. Elle crie à la baie* :)

Mme MERCENIER. — Marie-Henriette! Mariette! Veux-tu rentrer! oh! mauvaise fille! je fermerai la porte, je vendrai la maison!

(*En vain. Marie-Henriette est loin.*
Elle soupire :)

Et j'irai vivre seule...

(*Puis, à demi tournée vers Quasiment* :)

J'avais défendu à Walter de venir encore! Voyez comme il m'écoute! De ma chambre j'entendais

Marie-Henriette rappeler le petit! Elle n'a pas honte!... Si j'étais arrivée à temps, je l'enfermais! (*Elle se penche au dehors.*)

Où vont-ils?

(*Elle se tourne encore vers la vieille servante.*)

On bénissait la mer, à midi. J'aurais voulu l'envoyer à la procession ; sa robe d'ange et ses ailes de plumes étaient prêtes : elle a refusé pour attendre le garçon!

(*Elle sourit tendrement.*)

Elle était si jolie l'année dernière, pieds nus et les cheveux défaits, derrière la crèche!...

(*Et brusquement elle pleure.*)

Si elle était malade, un peu, je la soignerais...

(*Puis elle se fait violence.*)

Au couvent, elle ne se plaignait jamais. Elle jouait dans la cour avec ses compagnes, mais elle devenait malade. Il a fallu les réunir l'un à l'autre.

(*Elle ajoute, avec une douce fermeté, en se dirigeant vers la porte :*)

Mais une fois, coûte que coûte, je les séparerai!

(*Elle croise l'Étrangère, qui vient d'entrer, et lui dit :*)

Je vais dresser la table.

L'ÉTRANGÈRE, *nerveusement préoccupée l'arrête.* — Un instant! Je veux, demain matin, quitter le pays, cette ville, partir d'ici!

Qu'on enlève mes bagages à la première heure, demain. Faites sortir les porteurs par la petite porte, et sans bruit. Je vous en prie, demandez-leur de ne pas parler haut dans la maison!

MADAME, *embarrassée.* — Demain? Oui... Mon Dieu, voilà : l'année est mauvaise. Il faut vivre un long hiver... Sans doute n'aurai-je plus de locataires... oui, voilà! C'est une grande perte d'argent à supporter seule...

L'ÉTRANGÈRE, *agacée.* — Qui vous parle de cela? Vous n'y perdrez rien! Promettez-moi de n'avertir personne de mon départ, personne, n'est-ce pas?

MADAME. — Oui, oui, demain... Une servante et les porteurs, soit.

(*Elle demeure là et va parler encore.*

Mais l'Étrangère, qui est allée regarder à la baie, lui jette vivement :)

L'ÉTRANGÈRE. — Laissez-moi. J'attendais quelqu'un, qui vient! Merci, c'est bien convenu!

MADAME *sort.* — Soit... soit...

(*L'Étranger entre. Il voit Elisabeth debout qui attend et sourit. Il vient à elle, l'étreint longuement. Elle*

s'abandonne, montrant une joie très douce, mais qu'on sent pourtant inquiète et nerveuse.)

L'ÉTRANGER. — Te voici, Elisabeth! C'est toi! Il y a une vie, avec de grands espoirs et des épouvantes, une vie entière, que je ne t'ai plus vue! Rien n'a changé : je ne t'ai pas quittée un instant!

ELISABETH. — Je suis heureuse de vous retrouver.

L'ÉTRANGER. — Tu n'as plus peur, Elisabeth?

ELISABETH, *émue.* — Comme notre cœur bat!

(Le jour baisse.)

L'ÉTRANGER *parle bas.* — Ta bouche brûle sous ton voile comme une fleur nocturne.

(Il veut lui baiser la bouche. Elle interpose sa main, vivement.)

ELISABETH, *tendre.* — Demain! oh! soyez patient!... Demain, vous saurez toute la joie. (*Plus bas...*) ou toute la peine...

L'ÉTRANGER, *plus bas encore, simplement, mais avec une joie légère et très jeune :* — Demain, oui, demain, Elisabeth!... tu as promis! Dormir une fois et c'est demain, plus qu'une fois dormir!

Depuis une heure, depuis cette promesse, le monde où je t'aime est plein d'enchantement! Tantôt ton image m'a poursuivi jusqu'ici, légèrement, dans l'air et sur l'eau. Tes petits pieds aux ongles frais

couraient devant mes pas, sur les coquillages!... J'ai reconnu le balancement de ta marche au milieu des vagues tachetées d'écume; tu jouais avec elles comme la charmeuse avec ses léopards!...

(*Elle a un rire doux comme un roucoulement.*)

Tu te moques de moi?

ELISABETH *se serre contre lui dans un élan de tendresse profonde.* — Oh! non, mon ami cher!

L'ÉTRANGER, *plus bas encore et très simplement.* — Je t'ai vue, habillée de vent, derrière la soie des drapeaux, entre les nuages dont l'ombre lente caresse le dos de la mer et sous les feuilles des jeunes peupliers qui tremblaient, comme tu trembles contre moi, Elisabeth! C'était toi, je le jure, qui dansais sur la plage, dans la robe transparente des sables soulevés! Je t'ai vue mille fois, couchée, tiède et tout à fait nue dans les dunes sans ombre!

ELISABETH, *troublée, mais plus haut, comme pour rompre le charme.* — Enfant, vous m'étouffez!

L'ÉTRANGER. — Encore une fois dormir!

(*Et d'une voix sourde, avec une concentration violente* :)

Si tu me quittais maintenant, mon âme resterait attachée à toi comme la chair au fer brûlant!

ELISABETH *frissonne et se dégage.* — Prenez garde!

(*Elle a désigné Quasiment et se réfugie dans le coin le plus sombre de la pièce.*)

QUASIMENT *marmotte.* — Voilà, voilà : je n'y vois plus qu'avec les doigts, Quasiment... un jour, encore un, de la courte vie... voilà...

L'ÉTRANGER, *étonné.* — Je rêve?... Le crépuscule est venu brusquement, n'est-ce pas?

ELISABETH *a un rire court, qui veut détruire le mystère.* — Non! non!... Vos paroles seules pouvaient nous éblouir!

(*Mais il la rejoint dans l'ombre. Ils parlent à voix basse, presque un murmure.*)

L'ÉTRANGER, *souffrant.* — Pourquoi redeviens-tu méchante?

ELISABETH, *plaintive.* — Pardonne-moi, j'ai peur de nous ; je me défends! (*Puis, aussitôt livrée.*) Oui, j'ai chaud dans tes bras... A l'âge de Marie-Henriette, j'aurais voulu être en deuil pour vivre entourée de pitié, oh! oui, ainsi! et de tendresse... ainsi!... Berce-moi, je m'endormirai... J'ai honte d'être aussi heureuse... Épargne-moi!

(*Il s'agenouille sur la chaise longue et lui prend les mains. Elle est un peu penchée sur lui, dans l'obscurité qui se fait.*)

L'ÉTRANGER, *gaiement.* — Elisabeth! je t'ai si bien

épargnée, depuis des semaines, que je t'aurai à moi tout entière, demain!

ELISABETH *lui prend la tête entre les mains et le regarde avec une tendresse infinie.* — Enfant! Enfant chéri...

L'ÉTRANGER. — J'ai tellement caressé l'air qui nous séparait, caressé, pétri, creusé l'espace où je cherchais ta forme, tellement! qu'aujourd'hui, comme une statue d'un moule enfin rompu, tu es sortie vivante de mes gestes d'adoration!

(*Elle rit encore, de ce doux rire attendri.*)

Pourquoi ris-tu toujours?

ELISABETH, *plus haut.* — Des mots que vous dites. (*Elle est triste soudain.*) Je ne suis qu'une image entre toutes, enfant qui jouez avec des images!... (*Puis elle murmure :*) Oui, oui, je t'aime ainsi!...

(*Elle lui baise la bouche, puis se redresse et se détourne. Il a gardé sa main, il y appuie son front penché et demeure un instant accablé de joie.*

Le long silence l'attendrit d'abord et l'étonne. Il relève la tête, regarde Elisabeth, se lève, veut l'étreindre. Elle le repousse et se détourne encore.)

L'ÉTRANGER, *bas, presque douloureusement.* — Elisabeth! Qu'avez-vous?

ELISABETH *lui fait face, et d'une voix claire, trop claire,*

où se découvre sa gaîté factice. — Oh! rien, rien, je n'ai rien!...

L'ÉTRANGER *n'est pas dupe. Il l'attire.* — Pourquoi es-tu triste, toi qui donnes tant de joie?

ELISABETH *s'abandonne encore.* — Tais-toi!... Je n'ai rien, que la crainte de te faire souffrir, une fois, au delà de tout! Je t'en demande pardon déjà... (*Et brusquement, avec fièvre.*) N'est-ce pas que tu me retiendras demain comme aujourd'hui si tu le peux?

L'ÉTRANGER, *plein d'espoir.* — Demain!

ELISABETH *rit nerveusement.* — Oh! oh! j'avais peur! Chaque fois que tu me regardais, toute ma vie s'en allait par une blessure qui n'était pas en moi... Mon sang s'évaporait... J'avais très peur ; j'étais si faible alors. J'aurais voulu être portée jusqu'à ma chambre, sur tes bras. Mais je serais morte, plutôt!

L'ÉTRANGER. — Demain!

ELISABETH *ne rit plus; serrée contre lui, elle rêve, envahie d'une ivresse désespérée.* — Oh! trop peur! Il y avait des courants verts dans la mer bleue, là-bas... Je les voyais de ma fenêtre... Et ton désir entrait en moi, avec leur force continue et caressante... (*Plus bas.*) C'est la nuit noire?... (*Plus*

bas encore, avec fièvre.) Ta bouche était si chaude, tout à l'heure, que j'ai cru poser ma bouche sur ton cœur!

L'ÉTRANGER. — Tu n'as plus de pitié!

ELISABETH *gémit.* — Oh! mon chéri, tu me fais mal contre toi! (*Elle s'écarte un peu et sourit avec mélancolie.*) Je te demande pardon déjà : je serai triste souvent... Mais je t'aime et je t'aime... (*Elle hésite, balbutie*)... et je n'ai plus la jeunesse...

(*Mais follement elle s'accroche à lui. Sa fièvre monte comme une flamme. Elle parle vite, avec des éclats soudains de rires et de larmes.*

Ils ne sont plus que des ombres sur l'écran de la baie.)

Non! non, rien! garde-moi! Tu sais combien je t'aime! Peut-être un miracle : ni avenir, ni passé : un seul jour, sans heures, qui durerait!... Mon amant! tu me regardes? Je ne vois pas tes yeux, mais je les sens sur moi comme une pluie chaude!... J'ai du chagrin, en même temps. On ne peut pas dire toute la vérité à ceux qu'on aimera, c'est pourquoi... Plus près! Chez moi, le soir, je respirais un parfum d'ambre, pareil au tien ; c'était comme une présence... et mon cœur gonflé s'envolait!

(*Pleure-t-elle? Un temps, très court.*)

Non, attends, ne dis rien! Si tu parles, je pleurerai!

(*C'est à ce moment que Quasiment se lève, fait claquer la porte de l'armoire, prend sur la table le bouquet de fleurs de soie qu'elle secoue dans l'air et emporte.*)

QUASIMENT *glapit, grotesque.* — Artificielles! des fleurs, ar-ti-fi-cielles?

(*Elle sort.*

Elisabeth et l'Étranger, surpris, se sont séparés. Il y a un court silence, puis il part d'un rire large et joyeux qui n'éveille aucun écho dans l'ombre et le silence profonds.)

L'ÉTRANGER. — Ah! ah! la pauvre Quasiment! Nous l'avons oubliée dans l'ombre!

(*Silence.*

On le voit à peine passer devant le lointain éclairement de la baie. Il baisse un peu la voix.)

Pourquoi ne réponds-tu pas? (*Il rit.*) Elle était cachée dans ton paysage comme un hibou. Tu as peur?

Rassure-toi : elle est sourde, et si vieille qu'à nous voir elle ne comprendrait plus!

(*Elisabeth pousse un cri de douleur.*

Il la rejoint, anxieux.)

Qu'y a-t-il? Reste ainsi, près de moi... Tu trembles toute! Es-tu malade?

ELISABETH, *sourdement.* — Adieu!... adieu... dis-moi adieu!

L'ÉTRANGER. — Pourquoi t'enfuis-tu?

ELISABETH, *emportée.* — J'ai menti! j'ai menti! mot à mot! Non, ne me retiens pas. J'ai menti, j'étais folle! N'importe qui, mais pas toi! Un autre, qui serait lâche et cruel, oui! oui!...

L'ÉTRANGER, *la maîtrisant.* — Viens, viens, viens ici!

ELISABETH, *d'une voix précipitée, qui tremble et se déchire.* — ... un autre, qui me mépriserait un peu trop... Oh! oui, celui-là, mais pas toi! Et puis, je suis infidèle : je te le jure sur ce que j'aime! Va-t'en, je t'en supplie. Jamais nos vies ne se ressembleront comme les deux yeux d'un visage!

L'ÉTRANGER, *confiant.* — Oh! je te tiens si fort!

ELISABETH *se défend.* — Mais non, mais non, laisse-moi! Chaque heure d'abandon nous rendra plus étrangers. Est-ce ma faute? (*Sa voix retombe.*) Tu es venu, et maintenant, à l'ombre que tu fais je mesure l'immensité de mon désert.

L'ÉTRANGER. — Jusqu'à demain!

ELISABETH, *remplie d'une espérance amère.* — Demain?

oh! oui, demain je partirai! J'irai, j'irai... des départs, des signaux, des noms de ville, des signaux, des signaux... en vain, pas d'arrêt, nulle part! j'irai comme si je ne pouvais trouver ma tombe étroite sur la vaste terre!

L'ÉTRANGER, *toujours tendu et joyeux.* — Elisabeth! tu ne peux plus me quitter! Moi je serai ton seul tombeau. Mais promets-moi d'être belle comme demain, quand tu mourras?

ELISABETH, *d'une voix blanche et glacée.* — J'ai froid... tu ne sens pas combien j'ai froid? C'est peut-être la nuit qui me pénètre.

L'ÉTRANGER. — Veux-tu de la lumière?

ELISABETH *pousse un cri d'effroi.* — Non!

Tu m'abandonnes tout à coup dans le noir... Garde-moi, contre toi. J'ai chaud dans tes bras. C'est vrai, j'ai toujours été peureuse, le soir... (*Elle veut rire.*) Et j'ai tant pleuré : je dois être laide... Non, non.

L'ÉTRANGER. — J'enfermerai si bien ton image, demain que je serai la robe de ta jeunesse nue. Morte, tu ne seras pas morte. Et si je vais au cimetière, j'irai par un matin de mai. Gai comme un meunier, la tête haute, le cou nu et les mains aux poches, je sifflerai des airs entre mes dents et les gens diront que je n'ai pas de cœur!

(*Il rit, puis compatit* :)

Oh! vraiment, tu frissonnes?

ELISABETH. — Ce n'est rien... Je vais mettre un manteau...

L'ÉTRANGER. — Oui, va, va...

(*Il la conduit à la porte de l'escalier.*)

Mais je grimperai comme un gamin dans un pommier en fleurs. J'arracherai une branche souple, j'en fouetterai l'air en marchant et là-bas je te l'offrirai.

Et je dirai : je suis son écharpe, ses bagues, ses sandales, son rire et les rêves de son long sommeil!

Oui, va, va, va... tu es pressée de partir, ingrate!

ELISABETH, *qui veut rire encore.* — Oh! non, mais prends garde, on peut nous surprendre... Ne m'embrasse pas! Je reviendrai...

L'ÉTRANGER, *très doux, très simple.* — Oui, oui, tu reviendras. Au revoir! Dans une heure?

L'ÉTRANGÈRE *s'éloigne.* — Oui...

L'ÉTRANGER, *d'une voix couverte.* — Je suis un peu bien fou!... (*Silence.*) Je t'attendrai... Au revoir... au revoir, madame. (*Silence.*) Demain!... (*Silence.*) Au revoir... (*Silence.*

Et tout à coup la lumière inonde la chambre, Fideline est là.

L'Étranger, devant la baie, regarde la mer.)

FIDELINE *a un cri d'effroi.* — Oh ! mon Dieu !

(Un petit arrêt, puis elle rit d'une manière sournoise et provocante, inspectant tous les coins de la chambre.)

Je n'entendais aucun bruit, je me croyais seule... Monsieur est servi.

(Il s'est retourné, ébloui, et, se faisant un écran de la main, il la regarde sans paraître comprendre. Elle rit, cambrée, impudente.)

La grande lumière vous aveugle... Faut-il éteindre un instant ? j'attendrai...

(Il ne répond pas. Le rire de la fille se fige.)

Il y a du bisque, des huîtres, du mouton...

(Il passe devant elle qui ne baisse pas les yeux et rit d'une manière équivoque.)

... Un poulet froid, salade et gingembre...

L'ÉTRANGER, *indifférent.* — Merci...

(Il sort. Elle le regarde s'éloigner, puis elle a un rire sec et moqueur. Elle dit, entre les dents :)

FIDELINE. — J'ai fait moi-même le programme !

(Elle va scruter l'obscurité de l'escalier, tend l'oreille, hausse les épaules et se dirige vers la fenêtre.

Elle regarde au dehors et murmure sur un ton d'impatience :)

Gamine! Gamine!

(*Et, tout à coup, penchée, elle crie au loin :*)

Marie-Henriette! Marie-Henriette! Eh bien? (*Silence.*) Dépêchez-vous! (*Silence.*) La table est mise! (*Silence.*) Votre mère vous attend! D'où venez-vous encore?

(*Elle rentre et referme la fenêtre au moment où la porte s'ouvre. Marie-Henriette paraît, l'air sombre. Elle passe vivement, tête basse. Fideline la regarde curieusement et, au moment où elle va sortir, l'appelle.*)

Marie-Henriette!

(*Et comme la petite fille n'écoute pas, elle lance :*)

J'irai chez la mère de Walter!

(*Marie-Henriette ne s'arrête pas. Alors la servante se dirige vers la porte de la rue.*)

J'y vais!

(*Marie-Henriette se retourne vivement, le visage douloureux, suppliante.*)

MARIE-HENRIETTE. — Oh! non, pourquoi?... pourquoi, pourquoi...

FIDELINE, *arrêtée.* — Répondez si je vous parle!

MARIE-HENRIETTE, *à peine.* — ... pourquoi?...

FIDELINE *s'adoucit.* — De la cuisine, tout à l'heure, je vous ai vue avec l'Étrangère ; que vous racontait-elle ?

MARIE-HENRIETTE *a un élan de révolte.* — Rien ! rien ! laissez-moi !... Je ne veux pas ! Vous êtes une mauvaise bête... Je ne dirai rien !

FIDELINE *va vers la porte.* — J'y vais !

MARIE-HENRIETTE, *très vite, avec fureur.* — Gale ! gale ! ça m'est égal !... Vous irez, vous irez, mauvaise bête ! Je ne dirai rien ! ça m'est égal !

(*Et comme Fideline fait mine de sortir, elle se jette résolument devant la porte.*)

Vous n'irez pas !

FIDELINE, *très calme.* — Je ne veux pas vous battre ; mais vous ne serez pas toujours devant la porte...

MARIE-HENRIETTE, *catégorique.* — Oui, oui, j'y resterai ! Vous n'irez pas !

FIDELINE *lui tourne le dos.* — C'est bien, nous verrontantôt...

(*Elle se dirige vers la cuisine. C'est Marie-Henriette alors qui l'arrête.*)

MARIE-HENRIETTE, *avec sauvagerie.* — Elle a demandé mon âge...

(*Elle baisse la tête, un temps.*)

FIDELINE. — Et puis?... Elle ne pleurait pas tant pour si peu? (*Un temps.*) J'irai, j'irai...

MARIE-HENRIETTE, *torturée.* — Elle a dit qu'elle partirait demain.

FIDELINE. — Demain? oui, oui... Et encore? (*Silence.*) On vous séparera de Walter, si j'y vais...

MARIE-HENRIETTE, *des larmes aux yeux.* — ... Qu'elle est vieille... je ne sais plus, qu'elle est vieille. C'est tout...

FIDELINE, *étonnée d'abord.* — Qu'elle est vieille?

(*Un temps. Elle observe Marie-Henriette avec une curiosité aiguë. Et, brusquement, elle comprend. Elle a un haut-le-corps, et une joie diabolique lui crache du feu au visage. Elle déborde :*)

Oui! oui! Oui! oui! Elle est toujours assise... Oui, oui! et à contre-jour! Vieille comme votre mère, n'est-ce pas? ou Quasiment? Oui, oui! Le soir elle n'aime que les lampes maigres ; voilà! Et Cazou? Cazou!... Voilà!...

(*Elle rit, puis :*)

Mais non, Marie-Henriette, je n'irai pas... C'était pour rire... Allez, ne pleurez pas. C'était pour rire!... Allez vite, la table est mise...

MARIE-HENRIETTE *sort en murmurant.* — Pourquoi... pourquoi?... Mauvaise bête!...

(*Dès qu'elle est sortie, Fideline court à la porte de la rue, l'ouvre, regarde au dehors et appelle d'une voix couverte :*)

FIDELINE. — Julia!... Julia!... Charlotte!

(*Elle rentre, va à la porte de l'escalier, appelle encore :*)

Zulma! Descendez, Zulma! Venez!...

(*Elle retourne à la porte, quelqu'un approche sans doute. Elle crie avec une joie impatiente :*)

Venez vite!

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

C'est le même décor.

La baie est grande ouverte sur l'abîme de ténèbres où flottent, comme des lunes, les boules de lumière de la digue. Ce vaste éclairement horizontal, ainsi qu'une réverbération de neige, envahit la chambre, y vient comme armer le flanc des meubles et des choses, sculptant partout de grands blocs d'ombre.

Au centre du plafond blafard, plongé dans cette onde bleuâtre, le lustre de cristal semble un buisson de grosses étoiles.

Marie-Henriette est seule près de la baie, assise, les coudes aux genoux, le menton sur les paumes.

Des voix jeunes s'élèvent, au dehors.

DES VOIX. — Jusqu'au fanal!... Ohé, je descends sur le sable! Le bord de la mer est en feu!

MARIE-HENRIETTE *rêve.*

(*Elle parle à mi-voix.*)

Walter?... Mon petit Wal...

DES VOIX, *parmi lesquelles un rire clair.* — Oh! oh! je n'ai rien sous ma robe! Mes cheveux s'envolent! Allons dans les vagues!

(*Les voix s'éloignent. Silence.*)

MARIE-HENRIETTE *appelle faiblement, d'une voix comme suspendue.* — Walter ? Viens ici, mais oui, viens plutôt...

DES VOIX LOINTAINES. — Hoho !... hoho !...

MARIE-HENRIETTE. — Je te vois : tu es immobile. Pourquoi, depuis si longtemps ? Walter, comme ton ombre est noire... et longue, oh ! longue ! jusqu'à la dernière maison... On dirait qu'elle t'attache à la fenêtre en or, là-bas...

Oui, oui, si tu veux t'élancer dans l'eau elle te retiendra !...

(*Elle rit, à peine, puis* :)

Tu boudes ?... Et moi je t'attends. Si tu ne viens pas, je croirai que tu es avec Julia...

(*Silence. Elle semble écouter et persuasive* :)

Mais si, je t'aime bien, mon petit Wal, plus doux qu'un garçon... oh ! je t'aime, t'aime !...

(*Elle soupire et couche sa joue contre ses mains unies qu'elle baise doucement.*)

Je t'aime si fort ! Tu es dans mes prières, le soir, c'est vrai, et la nuit dans mes rêves. Ce n'est pas ma faute... et dans mon sommeil quand je ne rêve pas... Walter ? Et toujours, toujours...

(*Silence. Elle chante à mi-voix, confidentielle* :)

Non, non, je ne sais pas marcher sur l'eau qui bouge...

(*Puis, d'un ton naturel, avec toutes les modulations d'une conversation vive* :)

Mais je pense que je pourrais... Parfois la mer ressemble à un marbre froid : je pourrais alors, si j'étais pieds nus. Sinon, l'eau entrerait dans mes souliers et me tirerait!...

(*Elle rit.*)

Ah! ah! cours! cours! m'attraperas! Ah! tu te laisses déjà tomber dans le sable! Voilà : il n'a plus assez de souffle pour m'embrasser une fois, rien qu'une!

LA VOIX DE FIDELINE, *dans la chambre voisine.* — Voilà, ma fille, je pars!

DES VOIX *appellent, très loin, au dehors.* — A la mer! à la mer! Dans les dunes!

(*Fideline et Zulma paraissent.*

Zulma apporte une lampe à grand abat-jour. Fideline est en robe de ville, le chapeau sur la tête, se gantant.)

FIDELINE, *extraordinairement gaie, insolente et loquace.* — Je pars, et c'est tout! on ne me chasse pas, je pars... D'ailleurs, Madame est si molle qu'on la couperait en deux, avec un fil!

ZULMA *pouffe.* — Hou! avec un fil, ainsi soit-il!

FIDELINE. — J'aime mieux partir : je pars, ni plus ni moins. Et puis, le baron m'attend, Cazou, cher innocent...

(*Elle rit.*)

ZULMA, *amusée.* — Vous coucherez avec lui, ce soir ?

FIDELINE. — Oui, s'il me couche sur son testament ! Ce soir ou demain...

ZULMA, *inquiète.* — Taisez-vous !...

FIDELINE. — Tout de même, je vais l'emmailloter proprement ! Ah ! ah ! « sage baron ! sage vilain ! » (*Elle fait une grimace de dégoût.*) Bech ! (*Puis elle soupire.*) Patience, Fideline, l'argent ne pousse pas dans les fleurs !

DES VOIX, *au dehors.* — Les feux du navire !... Ho ! ho !... Là-bas, derrière l'estacade !... Ho !...

ZULMA *rêve ingénument.* — Des fleurs, oui... Dans la jardin de mes premiers maîtres, il était un seul pêcher qui eût une pêche, cette année-là... Le matin je la regardais mûrir... (Mon tablier dépassait encore ma jupe, il faut dire...) Je l'ai mangée, un dimanche... on m'a mise dehors : ils l'avaient comptée.

(*Court silence.*)

DES VOIX LOINTAINES, *au dehors.* — Ho! ho! Ici!... La mer monte!

FIDELINE *rit.* — Ah! ah! déposez donc *sa* lampe ; vous êtes là, debout, à éclairer votre bêtise, comme une malheureuse qui attend son homme derrière la porte, après minuit...

ZULMA, *étonnée.* — Vous êtes mauvaise!

FIDELINE, *cinglante.* — Et vous bonne, c'est certain! bonne : les jambes ouvertes comme les bras du bon Dieu! Ah! ah!... Je vous laisse ici, bonne fille... Cette maison sera vite rongée des souris et des mites! que le vent l'emporte! Voilà, je pars...

(*Elle va vers la porte.*)

Cazou m'attend, sur sa chaise...

(*Elle se retourne brusquement.*)

Ce n'est pas lui qui m'a priée? Vous mentez dans le blanc des yeux! Je vous dis qu'il était là, sur les genoux, il n'y a pas une heure : tout petit!... Bonsoir...

ZULMA. — Bonsoir...

(*Elle s'éloigne du côté de la cuisine. Mais Fideline la rejoint, l'agrippe.*)

FIDELINE. — Je vous laisse avec l'Étrangère, à chacune sa part! ah! ah!...

(*Elle baisse la voix, très animée.*)

Vous en verrez de belles, mendiante, si vous avez des yeux... Ce soir, ce soir!... La princesse et Cazou!... Ah! ah! quel carnaval!

(*Plus bas encore.*)

Elle est vieille, croyez-moi ; une carcasse farcie, plâtrée, peinte, émaillée, et sèche à la coucher dans un herbier! Ah! ah! elle a beau se nourrir de gras par dessus, ça ne lui profite pas!

(*Elle bouscule Zulma et se dirige vers la porte.*)

Bonsoir... (*Et encore.*) Vous vous souvenez comme elle me regardait de haut en bas?... aujourd'hui, je la connais. C'est un miracle sur deux pieds qui ont chacun cinq doigts bien comptés et serrés l'un contre l'autre!

(*Elle ouvre la porte.*)

ZULMA, *déjà réjouie.* — Bonsoir...

(*Mais au moment de sortir, Fideline aperçoit Marie-Henriette. Sa verve redouble.*)

FIDELINE. — Ah! vous voici, mademoiselle? Il ne viendra pas, calmez-vous. Walter est puni, Walter tremble dans la cave, Walter a peur des rats! Ou bien avec Julia dans les dunes, il lui apprend à compter le ciel sans torticolis. Ah! ah! je pars, je pars...

(*Elle tourne le dos et fait face au moment où Marie-Henriette se lève craintivement.*)

Aimez-le tout de même, et vite, je vous le conseille ; ça ne durera pas... Un jour, vous ne serez plus douce, ni jolie, ni aimée... Bonsoir...

(*Départ encore et retour.*)

Pourtant il arrivera peut-être, qui sait? L'amoureux de Christine est revenu, un jour, pour son malheur. Il était parti découvrir de l'or où il y en a, de l'autre côté de la mer... Depuis cinq ans elle espérait, seule, avec un portrait de lui, face à face! La nuit elle se réveillait pour le regarder : elle devait le savoir par cœur, n'est-ce pas?

(*A Zulma brusquement.*)

Ne dites pas non, c'est ainsi!

ZULMA, *sentencieuse.* — Si elle n'avait que lui et son chagrin pour se distraire?

FIDELINE *continue.* — Un beau matin, sans avertir, c'est lui!

Elle n'est pas tombée morte... Il avait eu faim, froid, toutes sortes de maladies. Il s'arrachait la barbe, des fois, en pensant à elle, et criait et pleurait tout entier, pour elle, dans le silence, en faisant des gestes! Enfin, il n'était plus le même, il ne se ressemblait plus.

Et le voici!

Quand elle l'a reconnu, elle a dit : « Où est-il maintenant, celui que j'attendais ? Vous avez bien changé... »

MARIE-HENRIETTE, *crispée.* — Taisez-vous !

FIDELINE *rit.* — « J'ai tellement souffert », dit-il. Elle a répondu : « Pauvre, il ne fallait pas : souffrir n'embellit pas ».

MARIE-HENRIETTE, *prise d'une crise de fureur.* — Menteuse ! Menteuse ! allez-vous en !

FIDELINE. — ... « n'embellit pas. Est-ce ma faute ? » et n'en a plus voulu.

MARIE-HENRIETTE, *toute blanche.* — Allez-vous-en ! Menteuse !

FIDELINE *va vers la porte, excitée.* — Ah ! ah ! on en raconte, on en raconte ! que peut-il arriver de meilleur, en amour ? Adieu !
(*Elle ouvre la porte.*)

ZULMA *sourit gentiment.* — Vous partez et je le regrette, malgré votre méchanceté. C'est drôle...

FIDELINE, *au seuil, rit d'une manière sèche et féroce.* — Merci, bonne fille ! si j'hérite, je vous garde son râtelier. Mais n'y comptez pas trop tôt ; malgré ma méchanceté il attendra le dernier jour pour mourir !... Vous êtes bonne, merci...

(Elle sort et, déjà dehors, elle se penche encore vers Zulma.)

Et moi, je vous souhaite douze garçons : trois bancals et un cagneux, trois bossus et un boiteux, trois pelés et un tondu.

(Elle disparaît. La porte se referme.)

ZULMA, *d'abord ahurie, pouffe et disparaît dans l'ombre de l'escalier.* — Hou! hou! C'est trop fort!

(Marie-Henriette est seule.
Mais la porte s'entr'ouvre et Fideline qu'on ne voit pas lance très haut, dans le silence de la maison :)

LA VOIX DE FIDELINE. — Crevez tous!

(C'est tout. Long silence.
Marie-Henriette, de la baie, regarde au dehors.)

DES VOIX, *près de la maison.* — Vite, vite, plus vite!

(Elle revient s'asseoir et rêve, les coudes aux genoux. Long silence.)

D'AUTRES VOIX. — Une, une, encore une!... Elles tombent, elles tombent! toutes les étoiles dans la mer!

D'AUTRES VOIX. — Viens! viens ici!...

MARIE-HENRIETTE *tressaille, se dresse, écoute et murmure.* — Oh! non, non!

LES VOIX *s'éloignent.* — Viens!
(*Silence.*)

MARIE-HENRIETTE, *douce et suppliante, d'une voix qui chantonne et sous laquelle on sent une légère nuance d'affectation.* — Non, non, Walter, ne m'appelle plus!... Oublie-moi, rien qu'un soir, je te le demande... J'ai des larmes, tu le vois?

(*Elle proteste doucement.*)

Non! J'ai sommeil, mais pas jusqu'à mourir... Je préfère dormir dans ma chambre aujourd'hui. Là il y a des fleurs sur les murs, qui me regardent de leurs petits yeux.

(*Elle imite la voix grave de Walter.*)

Oh! moi, j'en aurais peur!

DES VOIX, *au dehors.* — Au bassin! au bassin!

MARIE-HENRIETTE, *souriante, aimable.* — Dors aussi... Si ta fenêtre est ouverte tu te réveilleras demain, les joues fraîches... (*Plus bas.*) Tu veux entendre une histoire avant de t'endormir? A moi, déjà grande, on en racontait une.

(*Elle imite la voix impérieuse de Walter.*)

« Mourir avec moi, tu dois ! »

(*Puis vivement :*)

Celle-ci. (*Elle déclame, avec cadence et monotonie,*

comme une leçon apprise.) « Les arbres sans racine se nourrissaient de ciel, et portés dans l'air par leurs fruits légers, ils allaient de royaume en royaume, inventer des paysages... » Silence, Walter! « Les rivières, afin de connaître toutes les choses, changeaient chaque jour de chemin... » (ce sont les mots, je me rappelle...) « et comme leurs eaux avaient de la mémoire, rien qu'à les regarder couler dans le gazon... » Dors-tu?... « on apprenait toutes les merveilles du monde... » (*Elle répète les paroles de Walter d'une voix grave.*)

« Pourquoi ne veux-tu pas mourir avec moi?... »

(*Elle répond vite, dans un souffle* :)

Tais-toi, ferme les yeux...

(*Elle déclame, avec un désespoir morne* :)

« La petite princesse traversait des ciels, aussi verts que les champs du mois de mai. Elle retroussait sa robe pour ne pas la déchirer aux clôtures d'étoiles. (Dors, dors, dors bien), et la nuit elle traversait pieds nus, de lune en lune, la voie lactée... »

(*Elle imite encore la voix de Walter.*)

Je t'attends. Tu viendras?

(*Elle a un cri de reproche, douloureux* :)

Oh! tu n'es pas endormi, méchant garçon!

(Elle fond en larmes. Silence.

Et voici que s'élève au dehors une musique nerveuse et nostalgique qui paraît proche ou lointaine selon le vent qui entre par bouffées dans la maison.)

DES VOIX HAUTES, *au dehors.* — Le navire! A l'estacade, vite! Agitez vos mouchoirs! Adieu! Le drapeau flotte! Oh! il va...

(On entend la plainte prolongée de la sirène.

Les voix s'éloignent.)

Il y aura du brouillard de chaleur... et des éclairs...

MARIE-HENRIETTE, *sur le ton élevé des voix qu'elle vient d'entendre.* — Mon Dieu! mon Dieu, quel malheur!

Comment la sortir de l'eau?
Avec ce crochet vous la déchirerez!
Mais on ne saigne plus... Est-elle mouillée!
... et si gonflée qu'elle a l'air de rire.
Quelqu'un la reconnaît?
Oui, oui, la petite pierre de sa bague!
Elle a beaucoup changé!
« Est-ce ma faute? et n'en a plus voulu! »

(Elle appelle, assez haut :)

Marie-Henriette!

(Le son de sa voix la réveille brusquement.
Elle s'était prise à son jeu.

Elle se dresse, regarde autour d'elle avec inquiétude et murmure :)

Au secours ! Au secours !

(*M*me *Mercenier entre. Marie-Henriette s'élance vers elle avec un cri de délivrance.*)

Maman ! maman !...

MADAME *la repousse.* — Laissez-moi...

MARIE-HENRIETTE *implore.* — Maman ?...

MADAME, *violente.* — Non, non ! Allez-vous-en ! Je ne vous connais plus ! Je vous ai appelée tout à l'heure, vous n'avez pas seulement tourné la tête !... Si ! vous m'avez entendue !

(*Elle passe devant Marie-Henriette immobile, désespérée, et se plaint avec lassitude.*)

Je n'ai plus d'enfant ; je suis toute seule... Que faire ? Je n'ai pas cru devoir vivre aussi longtemps accablée...

(*Elle va vers l'armoire d'où elle tire un service à thé et un plateau qu'elle emportera.*)

Votre père, le malheureux, et vous, une révoltée, voilà mon fardeau. Vous avez ce même caractère ; ni méchanceté ni bonté : aucun pardon entre nous... Est-ce pour cela que je suis née ?

Allez retrouver Walter... Je vendrai la maison.

(*Elle repasse devant Marie-Henriette qui, toute pâle, la suit des yeux.*)

Mes cheveux ont blanchi. Allez, et ne rentrez plus ; je le veux maintenant !

(*Elle va sortir.*)

MARIE-HENRIETTE *balbutie.* — Maman ?

MADAME *soupire profondément.* — La porte sera fermée... et c'est tout !

(*Elle sort.*

Marie-Henriette la regarde s'éloigner. Son menton tremble. Elle demeure longtemps à la même place, abandonnée de tout. La musique acharnée et dissolvante entre en rafales par la baie large.)

DES VOIX, *au dehors.* — Viens vite !... Je t'attends !

(*Alors la petite fille baisse la tête, tourne sur les talons et s'en va lentement vers la porte de la rue.*)

LES VOIX, *au dehors.* — Non, non ! je ne viendrai pas. Demain... Bonsoir...

(*Rires. Marie-Henriette s'arrête contre la porte où elle reste appuyée, la main sur la poignée.*

Silence. Musique.

Et l'Étrangère paraît à la porte de l'escalier.

Elle regarde vivement à droite et à gauche et n'aper-

cevant personne — a-t-elle vu Marie-Henriette ? — elle continue à parler à Zulma qui la suivait.)

L'ÉTRANGÈRE, *bas.* — La voiture emportera mes bagages. Les porteurs m'attendront au quai. Vous avez bien compris ?

ZULMA. — Oui, madame...

L'ÉTRANGÈRE. — Je voudrais n'éveiller personne dans la maison.

ZULMA, *d'un air entendu.* — Personne. Oh ! je comprends bien...

L'ÉTRANGÈRE. — Ne frappez pas à la porte ; j'ouvrirai d'avance. Allez.

(*Zulma s'éloigne. Elle la rappelle.*)

Vous seule êtes prévenue de mon départ. N'en parlez pas.

ZULMA, *toute rouge de fierté.* — Oh ! non, non !...

L'ÉTRANGÈRE, *souriante.* — Je vous sais dévouée. Allez, mon enfant. Dites à l'Étranger que je suis descendue. Merci.

(*Elle s'éloigne. Zulma, au moment de sortir, se retourne, se lance en avant et souffle à mi-voix :*)

ZULMA. — Madame !... Il arrive ! Il est là, dans mon dos !

(*Et elle s'enfuit en riant silencieusement. Elle croise l'Étranger qu'elle dévisage avec une curiosité amusée.*)

L'ÉTRANGÈRE, *arrêtée, souriante.* — C'est moi qui vous attends!

(*Elle lui tend les mains. Il vient les prendre et s'en caresse le visage comme ferait un enfant.*)

L'ÉTRANGER. — Pardon!...

L'ÉTRANGÈRE *éclate d'un rire léger et narquois.* — Ah! ah! voilà, c'est tout! Pardon. C'est tout ce qu'il trouve! Il est déjà mon maître, le cher homme!

(*Elle l'entraîne à reculons vers la baie.*

Elle le voit tout à coup si douloureusement étonné qu'elle l'attire et l'entoure. Alors, sans cesser de rire, mais d'un rire tendre et étouffé, elle le console.)

Oh! ce n'est pas ainsi, j'en suis certaine! on dirait que tu as plusieurs cœurs tant tu peux souffrir. Je suis venue heureuse. Mais tu ne me retiendras pas longtemps ce soir. J'ai besoin de repos, après une telle journée.

(*Elle s'assied. Elle est distraite et nerveuse et se reprend à rire. Elle a un air de moquerie et de défi singuliers.*)

Je ne te croyais pas si enfant!... Autrefois, tu avais l'air grave et très décidé. Et je te vois faible!

et si reconnaissant d'un mot ou d'un regard plus aimable : un cadeau à un petit garçon!...

(*Il s'est assis devant elle, tout près d'elle.*)

Tous! ils sont tous des enfants! on se laisse dominer pour qu'ils ne pleurent pas!

L'ÉTRANGER, *un peu crispé, l'examine attentivement.* — Ai-je pleuré?

(*Elle se penche vers lui et parle vite, avec une gaieté feinte, sur un ton presque provocant.*)

L'ÉTRANGÈRE. — Et si je partais demain? Imagine : les porteurs viennent au petit jour, ils emportent tout, et je les suis! La maison dort... Ils n'ont rien laissé, pas un souvenir. Ah! ah! tu pleurerais?

L'ÉTRANGER, *après un court étonnement, paisible.* — Tu l'as promis, tu ne partiras pas.

L'ÉTRANGÈRE, *avec une intensité presque cruelle.* — Si je partais demain matin, avant que tu t'éveilles? Plus de trace, plus rien, jamais?

L'ÉTRANGER, *souriant.* — Je n'y crois pas.

L'ÉTRANGÈRE *rit, très haut.* — Ah! ah! il est mon maître déjà!

(*Et comme il se détourne encore, étonné de ce jeu*

cruel, elle lui prend la main, y couche son visage et dit, avec une tendresse mélancolique :)
Ce n'est rien... ce n'est rien... Moi, je pleurerais...
(*Arrêt. Elle aperçoit Marie-Henriette.*)

Marie-Henriette, que fais-tu là, dans l'ombre, petite fille?

MARIE-HENRIETTE *a un pâle sourire.* — Walter m'attend...

L'ÉTRANGÈRE. — Sur la plage? (*Marie-Henriette baisse la tête.*) Pourquoi ne vas-tu pas le rejoindre? On t'a défendu de sortir? (*Silence.*) Vous êtes brouillés?

MARIE-HENRIETTE, *dans un grand élan.* — Oh! non, le pauvre!
(*Elle rougit.*)

L'ÉTRANGÈRE *sourit.* — Alors, va vite le retrouver. Il ne faut pas qu'il attende.

MARIE-HENRIETTE *a un étonnement puéril et craintif.* — Il ne faut pas? (*Elle soupire.*) J'irai...

DES VOIX, *au dehors.* — Regardez, il y a plus de vingt feux sur la mer!

D'AUTRES VOIX. — Les pêcheurs vont avec la marée.
(*L'Étrangère a regardé Marie-Henriette un instant. Puis elle se tourne vers l'Étranger, glisse vers lui.*)

L'ÉTRANGÈRE, *plus bas, assez vite.* — Je voudrais que tous soient heureux ; et toi et les autres, et moi, qui le suis peut-être!...

Quand j'étais petite, toute petite, j'étais souvent mélancolique. Rien pourtant ne me manquait de ce qu'on peut donner ou recevoir, rien. J'attendais quelque chose de très doux, qui n'est pas venu... quoi?

(*Elle a prononcé cette dernière phrase d'une voix profonde et douloureuse. Elle se reprend vite et s'exalte un peu.*)

Je l'attendais du soleil, des arbres et de l'ombre et des oiseaux, de ce qu'on aime. Je croyais le monde inachevé. Plus il faisait beau, plus c'était fête et plus je soupirais. Il ne venait rien de meilleur, hélas!

Ensuite je me désolais parce que tout est justement trop fini sur la terre. Depuis, mes bonheurs sont toujours mêlés de regrets sans souvenir...

(*Elle se tait. Il la regarde avec attendrissement Elle rêve un instant et demande d'une voix meurtrie* :)

Que puis-je pour toi, avant demain?

L'ÉTRANGER, *un peu anxieux, un peu timide.* — Je n'ai vu qu'une fois ton visage découvert.

(*Aussitôt elle relève son voile. Son visage apparaît*

dans la lumière tamisée de la lampe, éclatant, d'un éclat surprenant, artificiel.

Elle attend, penchée vers lui, bravant le danger.)

L'ÉTRANGÈRE, *lentement.* — Regarde : me vois-tu bien enfin? Me vois-tu mieux? Regarde : je suis fardée, peinte, maquillée... (*Elle hésite d'abord, puis se fait violence et ajoute, plus bas*)... vieille déjà.

(*Un temps.*)

Tu le crois?

(*Il la regarde et ne dit mot, émerveillé. Elle se rejette en arrière, laisse retomber son voile et rit.*)

Ah! ah! il ne le croira pas!

(*Mais tout de suite elle est étrangement accablée.*)

Oh! que je suis fatiguée, mon Dieu!...

L'ÉTRANGER, *suppliant.* — Elisabeth! tes mains, je n'ai pas vu tes mains!

L'ÉTRANGÈRE, *vivement, très inquiète.* — Non, non, non, pas encore!

(*Elle ajoute avec gaîté, pour dissimuler son trouble :*)

Je veux les faire belles d'abord, teindre les ongles, les polir et mettre toutes mes bagues!

(*Et brusquement, sans raison apparente, elle dit, avec une fierté sauvage* :)

Un jour, un mendiant m'a offert des fleurs qu'il avait achetées pour moi!... Une fois, je me suis baignée nue dans la mer!

(*Une immense fatigue l'écrase encore. Elle fait des efforts pénibles pour se débarrasser de son tourment.*)

Je n'ai pas la force de m'humilier devant toi. Il faudrait pourtant, je serais délivrée...

L'ÉTRANGER *la regarde avec attendrissement et sourit.* — Je ne t'ai pas demandé ton secret. Porte seule encore le poids de ta vie, c'est le dernier soir.

L'ÉTRANGÈRE, *avec mélancolie.* — Tu ne comprendras pas, je mens toujours...

(*Elle soupire et se tourne vers Marie-Henriette, toujours immobile près de la porte.*)

Eh bien, mon enfant, tu ne sors pas?

(*Marie-Henriette qui veut être protégée s'approche d'elle aussitôt, d'un pas glissé de petit animal traqué.*

L'Étrangère l'attire et l'encourage affectueusement.

La musique, au dehors, s'exalte au rythme d'une danse sans joie.)

Walter t'attend. Il est là-bas, perdu, il a froid d'impatience...

(*Marie-Henriette baisse la tête.*)

As-tu sommeil? Tu parais désolée surtout? Tu n'as pas de chagrin, Marie-Henriette?

MARIE-HENRIETTE. — Oh! si!...

L'ÉTRANGÈRE, *émue.* — Chère petite fille, pourquoi?...

MARIE-HENRIETTE *se défend de pleurer.* — Je ne veux pas le dire...

L'ÉTRANGÈRE. — Va retrouver ton ami, qui te consolera.

(*Elle ne répond pas.*)

L'ÉTRANGÈRE. — Tu préfères rester avec nous?

MARIE-HENRIETTE. — Je ne sais pas...

L'ÉTRANGÈRE. — Reste donc!

(*Elle se retourne vers l'Étranger d'un air moqueur.*)

Elle a déjà toutes les ruses de la faiblesse ; elle me ressemble!

(*Puis, avec une animation extraordinaire :*)

Tantôt, j'ai voulu me venger de ta douceur qui m'accable. Après t'avoir quitté sur la plage, j'ai vu qu'un homme me suivait comme un loup, s'arrêtant si je m'arrêtais. Il n'osait m'approcher trop ; alors j'ai souri pour l'encourager.

L'ÉTRANGER, *debout, blême.* — Elisabeth!

L'ÉTRANGÈRE *rit et défie.* — J'ai à peine entendu les paroles qu'il m'a dites. Ah! ah! comment m'aimait-il, celui-là? Il m'aurait achetée, je crois. J'ai pris son bras qu'il m'offrait...

L'ÉTRANGER *lui a saisi le poignet et le lui tord cruellement.* — Tais-toi!

L'ÉTRANGÈRE *a un grand cri de douleur et de révolte.* — Ah! brute!

L'ÉTRANGER, *dans une colère véhémente.* — Folle!...

(*Ils sont dressés l'un devant l'autre comme des ennemis. Cela s'est passé si vite et si sauvagement qu'ils en demeurent comme pétrifiés.*

Long silence.)

L'ÉTRANGÈRE *le regarde avec un étonnement profond.* — Qui êtes-vous?

L'ÉTRANGER, *sourdement, torturé.* — Pourquoi faire souffrir ainsi ceux qui vous aiment?

L'ÉTRANGÈRE *rit, amèrement.* — On n'a pas prise sur les autres!

(*Elle attire encore Marie-Henriette qu'elle embrasse avec emportement.*)

Ma chérie, ma chérie! ne tremble pas... Sois plus sage que nous, et plus compatissante, Va rejoindre Walter, à présent.

MARIE-HENRIETTE, *apeurée, s'accroche.* — Oh! non, non!

L'ÉTRANGÈRE, *douce, persuasive.* — Oui, oui, tu as peu de courage ; mais une fois dehors tu seras tellement heureuse!

Viens, je te conduirai par la main jusqu'à la porte. Viens...

(*Elle l'entraîne.*)

Où t'attend-il?

MARIE-HENRIETTE, *d'une voix blanche.* — Au bassin, à l'endroit où l'eau vient pas très profonde...

L'ÉTRANGÈRE, *enveloppante.* — Depuis si longtemps! Il t'appelle à voix basse ; pourtant quelqu'un l'a entendu et il est tout honteux!... Va...

(*Elle ouvre la porte.*)

MARIE-HENRIETTE *s'arrête et rapidement, haletante.* — Si je n'y vais pas il rentrera peut-être. Demain il y aura du soleil et il ne sera plus triste! Il m'aimera...

L'ÉTRANGÈRE. — Non, non, je n'écoute rien... va vite, je le veux!

(*Elle la pousse doucement dehors.*)

Au revoir...

MARIE-HENRIETTE *sourit d'une manière pitoyable*

et dit, dans un souffle. — Comme la chambre est drôle... Adieu.

(*Elle sort, sans cesser de regarder en arrière.*)

L'ÉTRANGÈRE, *au seuil.* — Nous t'attendrons ici, près de la lampe.

(*Elle referme la porte à demi.*)

Vite, vite, vite!...

(*La porte est fermée.*

L'Étranger s'est penché à la baie d'où il s'adresse à Marie-Henriette qui passe devant la maison.)

L'ÉTRANGER. — Cours, Marie-Henriette, cours! L'air est si léger que les drapeaux ne bougent presque plus. Il ne manque pas une étoile et la lune s'enlève.

(*Il sourit à l'Étrangère qui est venue le rejoindre.*)

Elle se fait plus nonchalante!

ELISABETH *crie, d'une voix haute et joyeuse.* — Va, va, relève ta jupe et va danser pieds nus dans l'écume!... Bonsoir!...

(*Court silence.*)

L'ÉTRANGER, *gaiement.* — Elle est partie!...

(*Il s'assied près de la baie qu'Elisabeth, debout et contemplant la mer, ne quittera pas.*

Il parle à mi-voix dans le grand silence nocturne.)

La lune éteint peu à peu tous les globes de la digue. Tu vois, le ciel et la mer apparaissent comme au fond d'un miroir magique. Je suis si loin, si près de toi, Elisabeth!

(*Un rire clair au dehors.*)

Mon esprit s'attache au dessin noir des pilotis sur l'eau qui brille, là-bas, comme au signe révélateur des étendues. Les mouettes sont endormies sur la falaise, de l'autre côté...

Les premiers hommes ont vu la même lumière sur les mêmes marées. Leur âme s'emplissait aussi de cette rumeur infinie. Quel sablier, par tout le sable des plages, comptera l'âge des océans?

Voguer sans fin vers l'horizon, dans cette barque dont le feu vert s'éteint parfois... Non, là, au bout de l'estacade!

(*Il prend la main d'Elisabeth.*)

Je vois tes larmes... Oublie ma violence, Elisabeth. Je n'ai pas assez compris combien tu te défends. C'est le dernier soir!

(*Court silence.*)

Partir ! Mais au large avec les pêcheurs, on se tournerait vers le rivage ; et l'inconnu qui nous attire serait alors derrière les fenêtres éclairées, celle-ci ou une autre... Pourquoi?

Le grand sphinx de Gazeb peut seul mesurer la solitude du désert où se perdent les caravanes...
Elisabeth, ta main tremble ; tu n'as pas froid?...

(*Elle répond non d'un signe de tête. Il se lève.*)

Ici l'homme se sent à jamais emporté dans le courant des astres, des vents et des marées, si près, si loin toujours! avec sa petite tête ronde sous le ciel innombrable!

(*La musique, au loin s'épuise en regrets déchirants. Musique banale.*

L'Étranger prend les mains d'Elisabeth et l'attire, mais elle pousse un cri d'effroi et s'écarte vivement de la baie.)

Qu'y a-t-il?

ELISABETH, *sourdement.* — Quelqu'un, là, nous épie!

L'ÉTRANGER, *vite.* — Où?

ELISABETH. — Devant la fenêtre, arrêté!

(*L'Étranger se penche au dehors. Elle se reprend.*)
J'ai eu peur...

L'ÉTRANGER, *gaiement.* — C'est ce vieillard qui rôde autour de la maison, souvent?

ELISABETH, *accablée.* — Oui, j'avais reconnu son

ombre, à terre. (*Vivement.*) Que me veut-il? Je ne le connais pas!...

L'ÉTRANGER. — Il habitait ici, avant notre arrivée.

ELISABETH *soupire.* — Peut-être...

(*Elle s'efforce de paraître apaisée. En vain.*)

Est-il encore là?

L'ÉTRANGER. — Rassure-toi, il s'éloigne... on m'a dit que Fideline le tourmente (j'ignore comment) et qu'il la supplie chaque jour...

ELISABETH, *vivement, obsédée.* — Je ne sais pas son nom, rien, rien!

L'ÉTRANGER. — Il est malade, écrasé, lourd, bien laid!

(*Elisabeth éclate d'un rire sec et mordant qui stupéfie l'Étranger.*)

ELISABETH. — Ah! ah! malade, écrasé, lourd, bien laid! Ah! ah! fini! sans Dieu et sans enfants! trop vieux, trop vieux, trop vieux!

L'ÉTRANGER, *troublé, sans comprendre.* — Elisabeth?

ELISABETH, *avec une gaîté à peine moins sèche et saccadée.* — Et maintenant adieu!... Quittons-nous. J'ai besoin de sommeil et vous êtes sans indulgence, adieu...

(*A ce moment la voix de Mme Mercenier, haute et anxieuse, réveille la maison.*)

LA VOIX DE MADAME. — Marie-Henriette! Marie-Henriette!

(*Et cet appel qui se rapproche propage une si vaste inquiétude qu'Elisabeth et l'Étranger attendent, muets, sans presque dénouer leur étreinte.*)

Marie-Henriette! Yette!...

(*Madame paraît, dépose le plateau qu'elle apportait, chargé de tasses et, n'apercevant pas la petite fille, pâlit et défaille déjà.*)

Elle n'est pas ici?... Où est-elle?

L'ÉTRANGER. — Elle vient de partir.

MADAME, *affolée*. — Elle est partie, partie! (*Elle gémit.*) Oh! mon Dieu! j'ai reçu le coup! (*Elle crie vers la cuisine :*) Zulma, venez vite, Zulma!...

(*Une chaise est là, elle s'y affaisse.*)

Où est-elle? Je suis épouvantée. Ça me frappe : lorsque j'ai traversé la chambre elle avait l'air plus seule que d'habitude... Zulma!...

L'ÉTRANGÈRE, *étonnée*. — Elle est allée retrouver Walter, naturellement.

MADAME, *avec emportement*. — N'importe qui!

(*Puis, un peu radoucie, étirant sa plainte :*)

Ça me frappe, ça me frappe à présent!
(*Zulma arrive, souriante, Madame se lève.*)

Marie-Henriette est sortie. Elle se promène autour de la maison de Walter, sans doute, ou sur la plage... Allez, ma fille et cherchez partout; appelez-la!
(*Elle se rassied et balbutie* :)

Elle m'a paru aussi pâle et froide que la pierre... Yette, Yette!... Elle avait besoin de moi comme au temps qu'elle était malade, c'est certain!
(*A Zulma, excédée* :)

Vous n'êtes pas encore revenue?

ZULMA *hausse les épaules.* — Il sera toujours assez tôt pour elle!

MADAME *mendie un espoir.* — Oh! oui, n'est-ce pas? Qu'arrive-t-il, mon Dieu? Je n'ai plus souffert ainsi depuis l'heure de sa naissance.
(*Elle mord sa lèvre, les mains au giron, puis* :)

Allez, allez, innocente, et ne rentrez pas seule!
(*Elle se lève.*)

Dites-lui que je suis harassée, que je veux aller dormir et lui dire bonsoir, avant... l'embrasser... N'oubliez rien.

Je tremble comme en hiver, mais je ne pleure pas!

(*Elle sort.*)

ZULMA *rit, bonnement.* — Elle est avec Walter dans un creux d'ombre!

L'ÉTRANGER. — Vous les rencontrerez au bord du chenal ou sur le quai du vieux port. Il l'attendait de ce côté.

ZULMA. — Amen!

(*Elle sort.*)

ELISABETH, *amusée, la regarde s'éloigner au dehors.* — Quelle folle fille! Elle saute et rebondit comme une jeune bête!

L'ÉTRANGER, *baisant Elisabeth à la nuque.* — Tes cheveux ont une senteur pénétrante d'écorce et de résine... Tu dénoueras ta chevelure, Elisabeth!

ELISABETH *rit légèrement.* — Sois raisonnable, je suis sans force aucune...

(*Et brusquement, avec une terreur mêlée de désespoir :*)

Là-bas, tu vois, il est revenu!

L'ÉTRANGER. — Le vieux?

ELISABETH, *sourdement frappée.* — Oui... cet homme-là...

On dirait que quelqu'un dans l'ombre le surveille ou l'attend, une femme...

L'ÉTRANGER, *à la baie.* — S'il a vécu longtemps dans cette maison, y revient-il par nostalgie?

(*Il revient à Elisabeth.*)

— Qu'importe?

ELISABETH, *découragée.* — Oui, qu'importe, qu'importe... (*Puis, elle sourit, très lasse.*) Oh! cher, permets-moi de partir?

Je ne veille plus qu'au prix de terreurs enfantines. Pour moi le beau soir est hanté d'esprits follets et de harpies! Réellement, je suis surmenée... Tu me le permettras?

L'ÉTRANGER *l'étreint.* — Je voudrais, avec des mots plus doux que les bras maternels, bercer ta crainte et l'endormir... Bonsoir.

ELISABETH *se défend, tendrement.* — Ne m'embrasse plus! Adieu.

(*Elle veut se dégager; il la retient encore, gaiement.*)

Demain, tu m'offriras tes mains nues, tes bras nus!...

ELISABETH, *suppliante.* — Dis-moi adieu...

L'ÉTRANGER, *un peu théâtral.* — ... et tes pieds nus que la mer modela dans un sable mêlé de nacre, au temps que tu dormais près des sirènes!

ELISABETH *rit d'un rire énervé.* — Cesse ce jeu, je t'en supplie!... Tu n'es pas raisonnable. (*Il veut*

la reprendre encore, elle se défend.) Oui, je t'aime aussi... mais tu ferais grâce à un enfant moins faible que moi.

(*Elle l'enlace alors, et se faisant pesante, l'oblige doucement à s'asseoir dans le fauteuil, contre la baie.*)

C'est tout, reste ici, dans ce fauteuil, ce coussin sous ta tête et repose... Oui, oui, repose!...

Ne me retiens plus. On peut nous voir.

L'ÉTRANGER, *moqueur.* — Le vieillard?

ELISABETH, *sourdement.* — Celui-là. (*Puis.*) Ne bouge plus, tais-toi, ferme les yeux...

(*Elle est penchée sur lui.*)

Laisse-moi m'en aller doucement... Je t'embrasse... Si je t'écoutais, nous prolongerions nos adieux jusqu'au petit jour!

Je t'embrasse pour la dernière fois.

Fais semblant de dormir, je m'en irai sans bruit...

L'ÉTRANGER, *étendu, les yeux clos.* — Bonsoir...

(*Elisabeth recule pas à pas vers la porte de l'escalier à laquelle il tourne le dos.*

Elle parle avec une douceur désespérée, presque à voix basse.)

ELISABETH. — Tu ne me verras pas m'éloigner... Tais-toi! Si tu m'aimes, n'ouvre pas les yeux...

Je veux ignorer aussi combien je me sépare de toi... Hélas! les heures seront longues à mon âme privée de nous...

(*Elle est appuyée contre le cadre de la porte, et, baissant la tête, pleure dans ses deux mains. Mais aussitôt elle se domine et lance, vivement :*)

Dors, dors bien ! Je n'oublierai rien de ce jour, aucun reflet, nulle ombre, pas un soupir...

L'ÉTRANGER, *à mi-voix.* — Ta voix, dans mon silence ardent, a des fraîcheurs d'oasis.

ELISABETH *a un tendre cri d'émoi et de reproche.* — Oh! tu n'es pas endormi, méchant garçon!

(*La porte de la rue s'ouvre soudainement et Zulma, toute réjouie, bondit dans la chambre. L'Étranger, dressé, s'est tourné vers elle.*)

ZULMA. — Ah! ah! c'est moi! Je n'étais pas au phare que j'avais déjà trois diables à mes trousses! les plus jolis garnements de la ville... Comment choisir. Ils me bousculaient pour m'entraîner à côté du clair de lune! J'ai dit : « Zulma, rentre vite à la maison, sinon tu y reviendras deux sans ramener Marie-Henriette! »

Eh! bien merci!

(*Tandis qu'elle parlait, Elisabeth s'est glissée dans l'ombre de l'escalier et a disparu.*)

L'ÉTRANGER, *étonné, appelle.* — Elisabeth!
(*Silence.*)

ZULMA *sourit.* — Elle s'est envolée comme une ombre!

(*Elle regarde au dehors et, tout à coup, pouffe, les mains aux cuisses.*)

Ah! ah! voilà : le plus fidèle de mes galants m'a suivie jusqu'au coin de la rampe! Il attend... (*Elle le hue, moqueuse.*) Hou!... hou!...

L'ÉTRANGER. — Pourtant il faudrait bien retrouver Marie-Henriette. Sa mère est désolée.

ZULMA, *étonnée.* — Pourquoi? La petite sort tous les soirs. Si j'appelle, elle ne répondra pas.
Et mes trois gaillards vont encore souffler après moi comme des ogres!

(*S'étant tournée vers la porte, elle s'affole brusquement et crie :*)

Madame! qu'y a-t-il? Madame! C'est le baron Cazou.

(*Elle recule apeurée. L'Étranger observe cette scène avec curiosité.*)

L'ÉTRANGER, *à mi-voix.* — Cazou?...

CAZOU *apparaît et supplie.* — Zulma, ma fille, ne criez pas. Fideline l'a voulu... Elle me battrait,

oh! oui, oui... Elle est là, Fideline, là, devant la porte.

ZULMA *appelle encore.* — Madame! Madame!

LA VOIX DE FIDELINE, *au dehors.* — Zulma!

CAZOU, *dans la chambre.* — Ce n'est rien...

ZULMA, *à la porte, laissant entrer Cazou.* — C'est vous Fideline? Que dites-vous? Il doit entrer? Oui, oui, je viens!...

(*Elle se tourne vers l'Étranger.*)

Elle m'accompagnera peut-être, j'y vais...

(*Elle sort. Cazou et l'Étranger sont seuls.*)

CAZOU *a un petit sourire de crainte.* — Ce n'est rien du tout, M. Cazou, le baron Cazou, oui...

(*Il se penche vers son ombre, derrière lui et fait claquer ses doigts.*)

Ici, Médor, couche, couche, chien noir!...

(*Il explique :*)

C'est mon ombre. Je n'ai plus qu'elle. A bas! A bas!

(*Il pleure comme un enfant.*)

Il n'a plus qu'elle qui l'aime.

(*Puis il mendie, lamentable :*)

Vous n'avez pas un morceau, par miséricorde, un petit morceau de sucre, pour la bête? Non?...

(*Il marche à reculons autour de la table où est la lampe et joue avec son ombre, tournant sur lui-même et levant ses bras courts.*)

Hep! hep! debout!... Oui, oui, brave... A bas! où est le maître?... Cherche!

L'ÉTRANGER, *à mi-voix.* — Cazou?

CAZOU, *avec une étrange satisfaction enfantine.* — Il est content, oh! oui, toujours. Mais il perd ses poils...

(*Il secoue ses vêtements, grimace et tout à coup renifle ses larmes.*)

Ce n'est pas vrai, c'est pour rire, une comédie...

(*Il hoche la tête et regarde à terre misérablement.*)

L'ÉTRANGER. — Cazou, le baron Cazou, est-ce possible?

CAZOU, *avec une gravité très grande.* — Ah! oui, oui, oui, Jean, Louis, Frédéric... C'est écrit!

L'ÉTRANGER, *ému.* — Je me souviens...

(*Il le prend par le bras et le conduit au grand fauteuil.*)

Venez là, vous asseoir. Vous êtes fatigué.

CAZOU *soupire.* — Oh ! oui, terriblement !... Ce soir Fideline chantera, pour m'endormir, une petite chanson... Il faut!

(*Il ajoute, mystérieusement* :)

Elle attend, dans la rue... Chut! chut! Elle a dit : « Tu iras dans la maison, lui raconter... » Raconter quoi? Elle m'a appris des mots que j'ai déjà oubliés.

(*Il gémit.*)

L'ÉTRANGER, *compatissant.* — Ne vous tourmentez pas. Etes-vous mieux? Voulez-vous quelque chose?

CAZOU, *humble.* — Un peu de sucre, oui, pour la bonne bête...

(*Et ce disant, il allonge la main vers le sucrier avec un tremblement de convoitise. Enfin, il dit, très vite* :)

Merci, merci, merci. Oh! merci!...

(*Il rit, d'un petit rire vif.*)

Tu me garderas bien cette nuit, hein, Médor?

(*Enfin, grondeur* :)

Silence, chien fidèle !

(*Et il se met à sucer son cube de sucre avec une expression de gourmandise simiesque.*)

L'ÉTRANGER, *rêveur, attendri.* — Je me souviens!...

(*Il se penche vers Cazou.*)

Si vous saviez combien je vous connais!
Cazou et la Princesse!
J'avais sept ans, huit peut-être, et j'entendais parler

de vous chaque jour. Mon père m'emmenait à travers l'Europe... Ayant eu des ancêtres sous différents climats, voyageur sans repos, il semblait se chercher une patrie. Or, n'importe où nous nous arrêtions, Cazou et la Princesse étaient venus ! Je me souviens!...

On m'a montré la trace de vos pas sur le flanc des montagnes de neige au-dessus des nuages et sur la grève, au long des quatre mers. « La princesse et Cazou ! » et, une fois, votre chiffre creusé dans l'écorce, au cœur d'une forêt presque inconnue : si bien que toutes les ombres sur la terre étaient pour moi comme l'ombre de votre amour!...

Plus tard, je vous ai vus!

(*Il s'exalte un peu, parle avec une émotion souriante.*)

Vous passiez ensemble sous des arbres pleureurs imprégnés de soleil près d'un fleuve éblouissant. Dans quelle ville? Les gens accouraient, les mains levées, en criant votre nom.

J'ai demandé à mon père : « Qu'ont-ils fait? » Il répondit : « Ils sont beaux ».

Vous étiez droit, plus grand qu'aujourd'hui, n'est-ce pas? d'un air gai, simple et un peu lointain. La Princesse, soumise, à votre bras, vous regardait avec un sourire de fête que j'ai à peine oublié.

« Mais qu'ont-ils fait, qu'ont-ils fait? » Je voulais obstinément savoir comment vous aviez mérité tant de gloire! « Ils sont beaux et ils s'aiment plus que tout! »

C'est étrange comme je me le rappelle!

Je vous ai rencontré quelques années après, à Paris. Vous étiez seul. Vous aviez des cheveux blancs sur les tempes. Je vous ai suivi longtemps sur une terrasse d'où vous regardiez sans le voir le brouillard fluide et caressant.

(*Il rêve.*)

Les gens vous admiraient encore, mais n'osaient plus acclamer. Vous veniez là chaque jour, souvenez-vous?

CAZOU, *étonné, enfantin.* — Non, non, il ne sait plus...

L'ÉTRANGER. — Souvenez-vous. C'était l'année des régicides... Vous portiez une bague à grosse pierre noire. Souvenez-vous en?

CAZOU. — Rien... rien...

L'ÉTRANGER *rit doucement.* — Et moi, j'avais un portrait de la Princesse dans ma chambre, devant mon lit (où l'ai-je perdu?) J'étais si fort amoureux d'elle que vous en auriez été jaloux! Je vous fuyais!

(*Les yeux mi-clos, dans un attiédissement soudain :*)
La Princesse Groulingen...

(*Il a dit cela presque bas et...*)

CAZOU, *dans le silence, prononce.* — Elisabeth.

L'ÉTRANGER, *stupéfait.* — Que dites-vous?

CAZOU, *avec sa vaine gravité.* — Elisabeth, oui, oui, oui, oui...

(*L'Étranger se lève, troublé, dévisageant longuement Cazou qui fait mine de caresser son ombre et murmure :*)
Sage Médor, sage!... Ah! ah! noir diable!...

L'ÉTRANGER, *après un long silence, étrangement.* — Elisabeth? oui Elisabeth de Groulingen...

(*Il reprend, très gai :*)
Je me cachais de vous comme un lièvre, derrière les feuillages... Je l'aimais avec une candeur qui me lave à jamais de toute souillure!
Elisabeth?.... Je tremblais d'être deviné.

(*Il se rassied, curieux.*)
Pourquoi vous a-t-elle quitté?

CAZOU, *tourmenté, souffrant.* — Pourquoi?... Elle est partie...

L'ÉTRANGER. — Comment? Rappelez votre mémoire.

CAZOU, *imbécile.* — ... partie... (*Il geint.*) Je ne peux pas, la tête est creuse... C'est fini...

L'ÉTRANGER. — Elle est morte sans doute?

CAZOU, *étonné.* — Morte sans doute? (*Puis il rit de son rire vif et puéril.*) Ah! non, non, non, non. C'était une femme immortelle!...

L'ÉTRANGER. — Où est-elle à présent? Oui, où est-elle?

(*Cazou se lève alors, pris d'une joie nerveuse et minime.*)

CAZOU, *gloussant.* — Ici, ici! Voilà, ce sont les mots : « Elle est ici! » Fideline a dit « tu le raconteras ». Voilà, voilà! les paroles sont revenues... Ah! ah! elle est ici!

L'ÉTRANGER, *stupéfait, se lève aussi.* — Dans la ville?

CAZOU, *très animé, avec une expression de délivrance, grotesque.* — Ah! oui, oui, dans la ville, très bien! Cazou l'a vue, et Fideline, et tout le monde, voilà! « Tu le raconteras à l'Étranger, mignon ». (*Il rit.*) Elle est dans la maison. Ah! ah!

L'ÉTRANGER, *troublé.* — Vous êtes fou!

CAZOU. — « Dans la maison (ce sont les mots!) avec l'Étranger... » Voilà tout!

L'ÉTRANGER, *mal à l'aise, brutalement.* — Non, non!

CAZOU, *avec une douce et stupide obstination.* — Oui, oui, ici!... Fideline l'a voulu... « En haut dans la chambre ». (*A son ombre, déjà distrait.*) Hein Médor, hein, paresseux!

L'ÉTRANGER, *incrédule.* — Ce n'est pas vrai?

CAZOU, *craintif.* — Elle est ici... Dites-le, je vous prie, ou je serai battu... La méchante fille l'ordonne! Elle est ici, de grâce...

L'ÉTRANGER, *crispé.* — Tu mens!

CAZOU *pleurniche piteusement.* — Pauvre Cazou... Elle prendra son argent et partira... Dites oui, mon bon ami, dites oui, s'il vous plaît? Elle brûlera son bâton...

L'ÉTRANGER *rit avec inquiétude.* — Ah! ah! le vieux pitre! Son cauchemar me gagne! (*Puis, avec une brusque fureur.*) Tais-toi! Tais-toi! tu mens!

CAZOU *balbutie.* — De grâce...

L'ÉTRANGER, *avec révolte et dégout.* — Ah! cesse tes grimaces! Va-t'en!

CAZOU *recule, peu rassuré.* — Oui, oui, ne le grondez plus.

L'ÉTRANGER *se bat contre l'évidence qui le harcèle.*

Il appelle. — Elisabeth! (*A Cazou, frémissant.*) Va-t'en! (*Il hausse les épaules et se moque.*) Ah! elle avait peur, elle aussi... Mais non, tu me fais rire! « Sans Dieu et sans enfant, trop vieux, trop vieux! » (*Saisi.*) Quoi? (*Avec fureur.*) Tu mens! elle ne savait pas ton nom! Va-t'en. (*Il rit encore.*) Revenant grotesque qui vient la nuit tirer les vivants par les pieds! Obsession ridicule!...

(*Il appelle impérieusement.*)

Elisabeth! Elisabeth!

Quoi? Elle ne cachait pas ses mains, elle voulait mettre ses bagues! Elisabeth! (*Il va vers Cazou qu'il attrape par l'habit et secoue.*)

Hors d'ici!... Pourquoi t'acharnes-tu à vivre, enfant macabre! Hors d'ici!...

CAZOU, *épouvanté.* — Au secours! au secours!

L'ÉTRANGER, *compatissant.* — Mais non, c'était un mauvais rêve... (*Il lui pose la main sur l'épaule avec une cordialité triste.*)

Va, ne crains rien, être délaissé, va dormir en paix...

(*Et brusquement, pris d'un dégoût insurmontable, il lui crache en plein visage.*)

Charnier!

(*Et se précipite dans l'escalier où il crie avec colère :*)

Elisabeth! Elisabeth!

CAZOU, *seul, du revers de la manche s'essuie le visage et dit, avec une jovialité mesquine.* — Eh! eh! ça ne fait pas mal, non, non...

(*Puis, il appelle à la porte d'une voix étouffée* :)

Fideline!... Fideline!...

FIDELINE *paraît au seuil.* — Et maintenant, venez vite! Donnez-moi la main! (*Elle a une ironie mielleuse.*) Il aura du nan-nan, le mignon!

(*Elle rit méchamment.*)

Plus vite donc. Rassemble tes morceaux, arlequin!

(*Ils sont sortis. Silence.*)

LA VOIX DE L'ÉTRANGER, *à l'étage, haute, pressée, inquiète.* — Elisabeth! ouvre la porte! La porte, Elisabeth! je le veux!

(*Silence encore et bris de vitres.*)

LA VOIX D'ELISABETH, *éperdue, sauvage.* — Jamais plus! Jamais plus!

(*Cette voix déchirante se rapproche très vite, emplissant l'espace de cris d'épouvante.*)

Plus de lumière! Aveugle-toi!

(*Et Elisabeth, poursuivie, bondit dans la chambre qu'elle traverse comme une ombre, clamant* :)

Adieu! crève tes yeux! Plus de lumière! Aveugle-toi!

(Lorsqu'elle arrive de l'autre côté de la pièce elle est arrêtée net par l'appel cinglant de l'Étranger.)

L'ÉTRANGER. — Elisabeth de Groulingen !

(Elle se retourne au moment même où l'Étranger, ayant tourné le commutateur du lustre, la lumière, aveuglante, inonde la chambre.

Et la voici debout devant lui, déparée. Elle est encore belle, certes, mais d'une beauté comme lointaine. Toute blême, sans fard, les lèvres décolorées, les paupières lourdes, des mèches grises aux tempes, elle ramène d'une main maigre les plis de sa robe de nuit sur sa poitrine sèche.

Elle est entièrement dépossédée, tragique et grotesque à la fois.

Quand il la voit ainsi, l'Étranger a une exclamation de surprise infinie, inguérissable, mêlée d'indicible pitié.

Long silence.)

L'ÉTRANGÈRE, *enfin, balbutie lamentablement.* — Je serais partie demain... Je suis trop punie... Ce n'est plus moi, plus moi... Je serais partie...

(Et l'Étranger rit, non pas d'un rire violent, amer ou sarcastique, mais étrangement déçu, et dont il ne peut se défendre.

Il se dirige lentement vers la porte, légèrement pen-

ché de côté, afin de s'écarter d'elle davantage, les mains en avant esquissant de petits gestes de protestation et de caresse.)

L'ÉTRANGER. — Je ne ris pas... je ne ris pas... Elisabeth... Je ne ris pas!...

(*Il sort ainsi, sans qu'elle l'ait quitté des yeux, béante.*

Elle s'écroule enfin, mollement, le visage dans les mains, les genoux au corps, ne formant plus dans le coin qu'un vague monceau d'étoffes.

A ce moment quelqu'un passe la tête à la porte et de la rue, inspecte l'intérieur.)

UNE VOIX. — Elle n'est pas là... Entrez.

(*Alors Zulma entre, toute pleurante, la tête enfouie dans son tablier... Elle est soutenue, encouragée, pressée par les voisines, une foule silencieuse.*)

DES FEMMES, *à voix basse, très vite.* — Elle comprendra tout de suite, si vous pleurez!... Soyez courageuse! Mais oui, mais oui, après tout, ce n'est pas votre enfant!...

ZULMA *sanglote.* — Comment faire?

DES FEMMES, *dialogues rapides.* — Je suis arrivée la première à l'endroit... Non, moi! J'étais de l'autre côté du bassin... De si beaux enfants. Quand on

songe au tourment d'être mère! On a entendu un grand bruit : « plok » et c'est tout, oui, voilà...

ZULMA, *levant son visage trempé de pleurs.* — Pourquoi est-ce moi qui dois le dire? Je n'oserai jamais, moi qui suis si sotte!...

DES FEMMES. — Lelubre les a retirés de l'eau avec son crochet. Ils étaient lourds. Oui, mais l'homme est fort!

ZULMA, *de toute l'étendue de son désespoir.* — Et pas une lettre pour la pauvre mère, pas une parole! quelle ingratitude, dites?

DES FEMMES, *dans un mouvement de plus en plus rapide.* — Qui ira chez les parents de Walter? La mère du petit est toujours en voyage... Moi aussi j'ai une fille, sérieuse, pourvu qu'elle soit bien endormie... Ils étaient liés par la taille! Ils se sont battus, dans le fond, écorchés, mordus au moment de mourir. Ils ne s'aimaient déjà plus... Ne dites pas ça à la mère!... Oh! non...

ZULMA *sanglote.* — Taisez-vous, taisez-vous!

DES FEMMES. — Il me semble qu'elle a appelé « maman », avant de tomber. Dites-le lui, Zulma. Moi je crois qu'elle a crié « mon Dieu ». Trop tard! Dites plutôt qu'elle a crié maman, c'est mieux, ça lui fera plaisir...

(Et Madame entre.

Tous les visages se lèvent vers elle dans une expression d'immobile effroi. Elle comprend immédiatement et s'arrête loin du groupe, pétrifiée. Elle se dodine sans cesse, porte à sa bouche sa main crispée, et, le visage comme écorché, pousse une sorte de brâmement égal et doux, poignant et continu.

Enfin, elle appelle d'une voix portée, longue, écrasée :)

MADAME. — Marie-Henriette!... Marie-Henriette!... C'est vrai?... Tu m'as abandonnée? Marie-Henriette! Maïa, dis? ma belle petite espiègle!...

(Elle s'adresse aux voisines avec une humilité suppliante.)

Je voudrais la voir, elle est encore à moi... Dis, Yette, Yette. Je ne me déchirerai pas avec mes ongles... Je ne crierai pas trop fort, je le jure... Dis, Maïa, dis? J'ai mordu ma lèvre, oui, mais j'ai mal un peu seulement... Dis, Marie-Henriette, dis?

(Elle s'avance vers la porte. A son approche, le groupe s'ouvre et elle s'enfonce entre deux haies de spectateurs muets.)

Ma préférée, qui savait rire, il y a une heure à peine! rire, jouer, courir, marcher, ouvrir les yeux et les fermer!

(*Elle est sortie. Derrière elle, comme après une barque lourde et balancée, le flot se referme et la suit.*)

UNE FEMME, *soutenant Zulma qui sort la dernière.* — Vous avez vu : elle enfonçait son mouchoir tout entier dans sa bouche et le retirait par le coin, lentement, entre ses dents serrées !

(*Quasiment entre, les bras levés, déjà scandalisée.*)

QUASIMENT, *étonnée.* — Personne ? Elles sont parties, les alouettes curieuses !

(*Elle va fermer la porte de la rue, mais avant, crie au dehors :*)

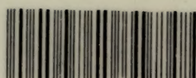
Je n'ai rien entendu ? Mais quand même j'ai su que vous étiez là parce que le vent a bougé !... Que dites-vous ?

1911-1913.

RIDEAU.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CET ouvrage a été achevé d'imprimer, le 23 janvier 1921, par Édouard Crété, imprimeur à Corbeil. Il en a été tiré cinq exemplaires sur papier impérial du Japon, marqués de A à E; vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, chiffrés de I à XXV; et trois cents exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, chiffrés de 1 à 300, et qui constituent proprement l'édition originale,



a39003 003503256b